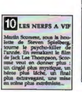
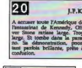

IMPACT
37
Robert DE NIRO, HAINEUX dans LES NERFS À VIF
HOOK : Peter Pan selon Spielberg
Bruce Willis est LE DERNIER SAMARITAIN
M 3226 - 37 - 20,00 F -RD
Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50 F - RCL

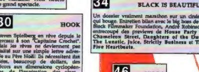
SOMMAIRE


HOOK : P. 30.

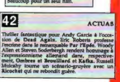









LE DERNIER SAMARITAIN : P. 16.



IMPACT 37. une publication Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Bill George - Cyrille Giraud - Jean-Philippe Renoux - Estelle Ruet - Jack Tewksbury **correspondants** Marc *Los Angeles* Shapiro - Alberto *Rome* Farina

maquette Vincent Guignebert

composition The Incredible PAO Brothers **photogravure** Axes **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** février 1992 **commission paritaire** n°67856 n°ISSN 0765-7099 n°37 tiré à 70 000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Cat's - Clarice Coufourier - Florence Farel - Joëlle Francois - François Frey - Christophe Jouvet - Christophe L. - Anne Lara - Pascal Launay - Corinne Licoppe - Fanny Louie - Olivier Margerie - Elizabeth Meunier - Gilles Polinien - Joëlle Rameau - Serge Samson - Jean-Luc Zylberman



Durant le dernier festival d'Avoriaz s'est tenu un colloque sur les rapports entre le cinéma et sa petite soeur, la vidéo. Note donnée au débat : zéro pointé. Le représentant des exploitants cinéma prêchait pour sa paroisse avec plus de dix ans de retard sur la conjoncture actuelle, tandis que les éditeurs vidéo soulignaient leur participation de plus en plus évidente dans le paysage cinématographique. Aucun distributeur, aucune télévision n'était représenté. Impossible dans de telles conditions de causer utile, de s'engueuler pour de bonnes raisons, de s'écharper autour d'arguments tranchants. Pourtant, ce colloque est une jauge, montrant bien le décalage profond qu'il existe entre les intervenants. Et surtout l'ignorance de la plupart d'entre eux, surpris d'apprendre que Avoriaz n'est plus, loin s'en faut, un label viable pour une sortie salle. Ce n'est pas **Evasion du Cinéma Liberté**, le Grand Prix 92, qui va changer les choses. L'estampille Avoriaz vaut des clopinettes sur grand écran et de l'or sur un boîtier de plastique. La surprise de l'animateur de service fut grande de le constater. Comme elle le fut d'apprendre que même pas un film sur dix de la production mondiale sortait en salles en France...

Certains cinéastes français vivent donc encore sur la planète années 70 et, logiquement, se paient des bides prévisibles. Claude Pinoteau refait **La Boum** dans un décor guerrier avec **La Neige et le Feu**. Henri Verneuil, dont on regrette les Bébel genre **Peur sur la Ville**, clôt sa filmographie sur les deux seuls bides de sa carrière, **Mayrig et 588, Rue Paradis**. Depuis trois ans, Verneuil ne cesse de raconter en détails l'autobiographie qui a donné vie aux films. A la télé, à la radio, dans la presse écrite, il n'a cessé de livrer les passages capitaux du bouquin. Pour la sortie du film, il remet ça, racontant toujours et encore les mêmes choses. Verneuil fait si bien sa promo qu'il permet au public de voir les films sans se déplacer. De plus, il ajoute que ces films-là sont en fait des téléfilms bientôt visibles à la télé dans une version plus longue. Est-il alors nécessaire de raquer 45 francs ? Avec **La Neige et le Feu, Mayrig** et **588, Rue Paradis**, nous sommes en présence de dinosaures empotés principalement destinés à la petite lucarne. Jean-Jacques Annaud, lui, fait du cinéma. Du cinéma fesseux, avec **L'Amant**. Des petits nichons en forme de poire, un petit cul bien galbé, une petite foufoune bien taillée... Mais la zigounette de Tony Leung, bernique ! Grâce à **L'Amant**, les familles au grand complet peuvent se déplacer dans les salles pour reluquer un film dont le seul intérêt tient dans le postérieur de Jane March. Un petit alibi culturel (Duras), de gros moyens qui ne servent à rien... Vaporeux, **L'Amant** nous ramène des années en arrière, à l'époque bénie des nymphettes de David Hamilton se broutant la toison dans des flous artistiques frustrants. **Bilitis, Laura, Les Ombres de l'Été**... Vous vous souvenez, les aînés ? Question que se pose la France entière au sujet de Tony Leung et Jane March : ont-ils réellement joué à touche-pipi sur le plateau ? Après coup, c'est vraiment la seule pensée profonde que suscite **L'Amant** !

Marc TOULLEC

LES NERFS A VIF : P. 10.

Expresso

■ par Jack TEWKSBURY
& la rédaction ■



■ *Bill Murray, Uma Thurman & Robert De Niro dans MAD DOG AND GLORY* ■



● Avant de tourner **The Bronx Tale** en tant que réalisateur, Robert De Niro aura encore eu le temps de figurer dans **Mad Dog and Glory**, une production Martin Scorsese mise en scène par John McNaughton (**Henry, Portrait of a Serial Killer**). Cette fois-ci, le grand Bob choisit de se donner un rôle de candide, le timide photographe Wayne Dobie ironiquement surnommé "Le Dingue". Par inadvertance, il sauve la vie de Frank Milo (Bill Murray), le parrain local. Pour manifester sa gratitude, le gangster offre une singulière récompense à son sauveur : une splendide jeune femme (Uma Thurman) du nom de Glory qu'il met à sa disposition une semaine durant !



■ *Stallone et sa "maman" dans STOP OR MY MOM WILL SHOOT* ■

○ Après la contre-performance commerciale de **L'Embrouille est dans le Sac**, Sylvester Stallone persiste dans la comédie. Dans **Stop or my Mom Will Shoot**, produit par Ivan Reitman et réalisé par Roger Spottiswoode, Sly incarne un sergent de la police de Los Angeles choyé par une mère possessive et aimante. Par hasard, celle-ci assiste à un meurtre. Pris en chasse par les malfrats, elle attire tous les ennuis du monde à son gentil fiston...

○ Alors que des cinéastes comme John Singleton s'acharnent avec des films comme **Boyz'n the Hood** à mettre de l'ordre dans les esprits, d'autres exploitent bêtement le filon de **New Jack City** et de **Colors**. Exemple : Lindsay Norgard, réalisateur de **Homeboys**. Les rues des quartiers crasseux de Los Angeles, deux frères ; l'un veut devenir flic, l'autre est le chef vicieux d'une bande de dealers sadiques. À peine sorti de l'école de Police, Emilio, associé à un poulet irlandais, se heurte donc au gang mené par Hector, son affreux frangin, responsable de la mort d'une petite fille... Un beau duel fratricide en perspective pour un tout petit petit **Colors**.



■ *Richard Gere dans FINAL ANALYSIS* ■

● Scandaleusement passé inaperçu avec son superbe thriller **Les Anges de la Nuit**, le réalisateur Phil Joanou devrait connaître enfin le succès. Autour de Richard Gere, Kim Basinger, Uma Thurman et Eric Roberts, Joanou construit un suspense psychologique qui doit autant à Hitchcock qu'à **Liaison Fatale**. Son **Final Analysis** suit donc le calvaire d'un psychologue (Richard Gere) connaissant les pires tourments par la faute de la sœur d'un de ses patients.

EXPRESSIMO

● Le feuilleton "Christophe Colomb" continue. Timothy Dalton quitte le pont de **Christopher Columbus : The Discovery** au profit d'un jeune comédien français, George Corraface ! Marlon Brando, moyennant un cachet de 5 millions de dollars, est toujours le Grand Inquisiteur Torquemada tandis que Tom Selleck incarne le Roi Ferdinand et Isabella Rossellini la Reine d'Espagne. Mathieu Carrière, Robert Davi et Rachel Ward sont également à bord. Pendant ce temps, Ridley Scott voyage beaucoup. De Séville, il passe au Costa Rica en compagnie de Gérard Depardieu (qui a maigri d'une quinzaine de kilos pour rentrer dans les costumes du navigateur), Armand Assante, Angela Molina, Fernando Rey et Tcheky Karyo. Prévue pour incarner la Reine d'Espagne, Anjelica Huston a soudainement disparu de la distribution. Sigourney Weaver devrait la remplacer. Larguez les amarres !

● Alors que son fabuleux **Festin Nu** sort sur les écrans, David Cronenberg abandonne **Mr. Butterfly**, histoire d'amour entre un diplomate et un travesti chinois. C'est Peter Weir qui prend le relais. Le Canadien terrible tournera bientôt **The Singing Detective** avec Al Pacino, et sera aussi prochainement l'interprète de la comédie **Eye Candy** de Michael Lemick, responsable notamment des effets visuels de **Videodrome**.

● **Le Retour de Martin Guerre** fera prochainement l'objet d'un remake américain. Richard Gere remplace Gérard Depardieu et Jodie Foster Nathalie Baye. On croit rêver !

● Après avoir donné dans la castagne sur le ring (**Rocky**), la philosophie orientale (**Karaté Kid**), le cinéaste John G. Avildsen devient le nouveau Christian Zuber du cinéma animalier américain. Il travaille actuellement sur une version ciné de la série ***Flipper le Dauphin***. Après quoi, il rejoindra la savane africaine pour **Daktari** et Clarence, le lion qui louche. La vague écologique gagne Hollywood !

● D'emblée, **Article 99** se définit comme le **MASH** des années 90. Kiefer Sutherland, Ray Liotta et Forest Whitaker y sont trois docteurs travaillant dans un hôpital militaire envahi par la bureaucratie, les petites combines et les vétérans roublards. Un jeune interne décide de remettre de l'ordre dans ce bordel ubuesque. Cette comédie d'humour noir porte la signature du pourtant gentil Howard Deutch (**Rose Bonbon**).

● Après avoir amorcé la production d'une version ciné de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, Mel Gibson pourrait être l'agent secret James West dans des **Mystères de l'Ouest** destinés au grand écran. *Warner Bros* et *CBS* négocient actuellement les droits d'adaptation de la fameuse série. *Warner* envisage également une nouvelle version du **Comte de Monte Cristo**.

● Pas de veine pour Steven Seagal. Star aux États-Unis, il pensait que les portes des producteurs s'ouvriraient au plus petit de ses désirs. Mais le grand Steven s'est fait envoyer bouler par tous dès lecture de sa nouvelle et "géniale" idée. Son script racontait l'histoire d'un toubib (Seagal lui-même) découvrant que le Sida est le fruit d'une expérience médicale ratée par des savants !

● Notre Ninja Blanc adoré, Michael Dudikoff ne tient pas à quitter le giron de la *Cannon*. Pour ses producteurs, il tourne donc actuellement **White Sun** du spécialiste Sam Firstenberg. De karatéka militaire, Dudikoff devient flic américain enquêtant au Japon. Dans **Black Cat Run**, il sera un innocent accusé à tort du meurtre d'un shérif liquidé par des tueurs en provenance de Mexico. Dernier projet de Michael Dudikoff, **Wings** (un titre qui traîne depuis au moins deux ans) que devrait réaliser l'ex-cascadeur Max Klevin. Là, notre homme tiendra le manche à balai d'un avion de chasse destiné à pilonner les trafiquants de drogue.

● Malgré la menace de l'acquisition d'une carte vermeille, Chuck Norris maintient sa grande forme. Sous la direction de son frangin Aaron Norris (**Portés Disparus III**, **Delta Force II**), il se consacre à **Cold be the Touch** où il interprète un flic faisant équipe avec une pute. Son adversaire : un tueur psychopathe qui, doué pour les arts martiaux, essaie sur lui une gamme variée de drogues qui le rendent invulnérable.

● Oliver Stone n'est pas prêt de laisser tomber le Vietnam. Après **Platoon**, **Né un 4 Juillet** et même **JFK**, il tourne actuellement **Where the Sky Meets the Earth**, histoire d'une jeune vietnamienne s'installant aux États-Unis après avoir lutté auprès des Américains.

● Des rumeurs circulaient depuis un bail déjà, mais c'est maintenant officiel : John Badham (**Dracula**, **La Manière Forte**) prépare le remake hollywoodien de **Nikita**. Kim Basinger devrait y remplacer Anne Parillaud.

● Panique sur le tournage de **Ruby Cairo**, le thriller romantique de Graeme Clifford avec Liam Neeson et Andie McDowell. Le censeur égyptien présent sur le plateau (c'est obligatoire là-bas) a pris la décision d'emmerder tout le monde. Dépourvu de violence, de sexe, de politique (dur pour un film qui touche d'assez près à l'assassinat du Président Kennedy), **Ruby Cairo** aurait logiquement dû échapper à cette vindicte. Après un mois de confiscation, les 22 bobines de rushes ont cependant pu être récupérées par la production.

● La rencontre de l'année : Francis Coppola et Jackie Chan ! Coppola, qui est un fan de **Mister Dynamite**, a pris contact avec *Golden Harvest* pour débaucher la star chinoise le temps d'un film qu'il produirait. Il s'agit d'un western réalisé par Wayne Wang (**Slam Dance**) d'après un scénario de Jackie Chan narrant les déboires d'un cow-boy chinois. Ceux qui ont lu avec attention "Lucky Luke" se souviennent que la migration asiatique aux États-Unis coïncide avec la construction du chemin de fer.

● Bruce Willis accumule frénétiquement les projets. Après **Three Rivers**, il produira et interprétera la comédie **Glitter Bug**. Il devrait ensuite, et enfin, concrétiser **Hickok & Cody**, une production Joel Silver. Ce western conte les rapports entre deux légendes de l'Ouest lors d'un voyage vers New York : Wild Bill Hickok (Harrison Ford) et Buffalo Bill (Bruce Willis). Actuellement, Bruce Willis est le mari chirurgien esthétique de Glen Close dans **Death Becomes Her** de Robert Zemeckis. La super-star de **Piège de Cristal** allège son planning en n'interprétant pas Frank Sinatra dans une biographie filmée. C'est le crooner Harry Connick Jr. qui chantera donc "Stranger in the Night" !

● Ed Harris (**Rage**, **Abyss**) dit radicalement non au polar trop simpliste. Dans **China Moon** de John Bailey, il se glisse dans la peau d'un flic convaincu d'être compromis dans le meurtre d'une femme. Glauque.

■ *Tom Selleck & Ken Takakura dans MR. BASEBALL* ■

○ Le privé aux chemises fleuries de la série ***Magnum***, Tom Selleck, s'est toujours planté au cinéma. Des **Aventuriers du Bout du Monde** à **Mr. Quigley, L'Australien**, le "monsieur moustache" de la télé américaine accumule les bides. Pourtant, *Universal* mise 30 millions de dollars sur lui dans **Mr. Baseball**, une comédie sportive de l'Australien Fred Schepisi (**La Maison Russie**). Tom Selleck y manie la batte pour éduquer les Japonais aux délices du baseball. La mise en œuvre d'un projet aussi fou s'explique parfaitement : depuis 1990, *Universal* appartient au géant nippon de l'électronique, *Matsuhista* ! Comme le **Black Rain** de Ridley Scott, **Mr. Baseball** repose sur la confrontation de deux cultures radicalement opposées. Le partenaire masculin de Tom Selleck se nomme Ken Takakura, lequel a déjà professé les vertus de l'Empire du Soleil Levant à Michael Douglas dans **Black Rain**.

■ *Dennis Hopper dans EYE OF THE STORM* ■

● Plan de travail toujours hystérique pour Dennis Hopper. Deux films annoncés le bimestre dernier auxquels il faut ajouter **Eye of the Storm**, un thriller à la limite du fantastique signé Yuri Zeltser. Dans une station service à la lisière du désert, deux frères assistent au meurtre de leurs parents par un couple de braqueurs. L'un des gosses passe pour mort en tombant dans la piscine, l'autre perd la vue... Les années passent, les moutards sont désormais adultes et n'ont pas bougé de leur bled perdu. Leur torpeur quotidienne est brisée par l'irruption d'un couple, Sandra, une belle jeune femme et Marvin (Dennis Hopper), son mari alcoolique, lequel l'a tirée des caniveaux de Los Angeles. S'ensuit un huis-clos étouffant où il s'avère que Steven est un psychopathe dominant son frangin aveugle... Intéressant non ? **Eye of the Storm** aurait très bien pu être programmé à Avoriaz, mais les sélectionneurs l'ont jugé trop peu fantastique !

TV

TOP TEN IMPACT
(du 1 novembre au 15 janvier)

	Audience (en millions de téléspectateurs)
- L'Arme Fatale (*TF1*)	14,3
- Le Professionnel (*TF1*)	12,9
- Peur sur la Ville (*TF1*)	12,2
- Les Canons de Navaronne (*TF1*)	10,8
- Les Morfalous (*TF1*)	9,5
- Un Pont trop loin (*TF1*)	9
- Willow (*FR3*)	8,9
- L'Homme au Pistolet d'Or (*A2*)	8,6
- Fantomas contre Scotland Yard (*TF1*)	7,6
-Indiana Jones et le Temple Maudit (*La 5*)	7,5

Voici les cinq films les plus regardés à la télévision en 1991:

1 - La Cuisine au Beurre (*TF1*)	16,4
2 - Le Grand Bleu (*TF1*)	16
3 - P.R.O.F.S. (*TF1*)	14,6
4 - L'arme Fatale (*TF1*)	14,3
5 - Après la Guerre (*TF1*)	14,2

TF1 sort donc grand vainqueur de l'année. Sur les autres chaînes, les films les plus regardés sont : sur *A2*, **Manon des Sources** (11,6 millions de téléspectateurs), sur *FR3*, **L'Union Sacrée** (10,8), sur *Canal +*, **E.T.** (2,6), sur *La 5*, **30.000 Lieues sous les Mers** (8), et sur *M6*, **Le Grand Restaurant** (5,4).

● Si l'on en croit les prévisions des spécialistes, le cul va connaître de beaux jours sur nos petits écrans. Trois séries érotiques softs sont en préparation. ***Histoire d'O***, d'après le film gentiment SM qui a connu tant de succès dans les années 70, ***Joy In Love***, treize histoires écrites par Joy Ury dont les souvenirs sexuels avaient déjà inspiré deux films, et, last but not least, la série qu'attendent tous les érotomanes, ***Emmanuelle***, prévue pour l'automne prochain.

○ Un rapper, un navigateur et des légumes, ce sont les nouveaux héros des petites têtes blondes ricaines. MC Hammer, pardon, Hammer, devient le héros de ***Hammerman***, une série de dessins animés qui cartonne aux USA. Idem pour Christophe Colomb, qui en plus d'être le héros de deux films différents est celui d'une série animée japonaise produite par Sony. Mais les jeunes Américains n'ont que faire de ces deux héros. Leur préférence va aux Killer Tomatoes. Les tomates tueuses, inspirées par deux fleurons du cinéma Z, réalisent des scores en constante progression sur les chaînes locales.

(Les chiffres donnés ici sont reproduits avec l'aimable autorisation de *La Lettre de l'Audiovisuel* et de *Sofres Nielsen*)

EXPRESSIMO

● Après quelques flops retentissants l'an dernier, les stars hollywoodiennes ne sont plus à l'abri des diminutions de salaire. Ainsi, Michael Douglas vient de se voir proposer **Falling Down**, un film d'action de Joel Schumacher, au tarif de 6 millions de dollars. Une misère lorsqu'on sait que *Carolco* lui a signé un chèque de 14 millions pour le **Basic Instinct** de Paul Verhoeven. *Carolco* est d'ailleurs mis en cause par les autres boîtes pour avoir lancé la mode des cachets astronomiques. Idem pour Bruce Willis que tous voyaient sur la pente descendante après les bides du **Bûcher des Vanités** et de **Hudson Hawk**. Il a depuis retrouvé les bonnes grâces du public avec **Le Dernier Samaritain**. Pour **Three Rivers**, le thriller de Rowdy Herrington où il joue un flic d'une brigade fluviale, Bruce Willis encaisse 10 millions de dollars au lieu des 13 initialement prévus. Les temps sont vraiment durs !

● Les censeurs suédois sont réputés pour être les plus sévères du monde. Ces messieurs font encore des leurs en charcutant **Les Nerfs à Vif** d'une séquence de 11 secondes où Robert de Niro arrache, d'un coup de dents, la joue d'une jeune femme ! Toujours en Suède, **Désigné pour Mourir** avec Steven Seagal et **Full Contact** ont été, dans un premier temps, totalement interdits. Leurs distributeurs s'en sont tirés en opérant dix minutes de coupes. **American Ninja IV**, **L'Arme Parfaite** et quelques autres films de kickboxing ont, eux aussi, écopé de sévères coups de ciseaux.

● Arnold Schwarzenegger, pressenti pour interpréter le méchant du futur **Spiderman** de James Cameron, aimerait se détendre après l'enfer du tournage de **Terminator 2**. Dans **Accidents Will Happen**, il sera la vedette d'un film persécuté par deux producteurs désireux d'empocher la prime d'assurance. Après quoi, il jouera les travestis dans un singulier remake de **Certains l'Aiment Chaud**, **Girl's Club**. Aux côtés de Sylvester Stallone, Arnold devrait y incarner un flic contraint de se déguiser en femme pour mener l'enquête. On a de la peine à imaginer le spectacle !

● Dans la veine des **Police Academy**, **Casting Agency** d'Eric Louzil promet une véritable indigestion de rires gras. La vedette de ce chef-d'oeuvre se nomme Rhonda Reuben, gérante d'une agence artistique particulièrement déjantée. Dans les quelques mètres carrés de son bureau débarquent deux trafiquants de drogue colombiens, un réalisateur de séries B italiennes du nom de Carlo Carlo, un super-héros latinos répondant au doux patronyme de Captain Glendale, deux Rambo en quête d'un copain terroriste appelé Mohammed, une strip-teaseuse couverte de prix...



Rarement film n'aura connu un tel rassemblement de crétins. On doute donc fortement que **Casting Agency** soit une perle de cinémathèque.



■ *Joe Pesci dans THE PUBLIC EYE* ■

○ Gangster teigneux et speed dans **Les Affranchis**, facho perruqué et mystique dans **JFK**, Arsène Lupin à la manque dans **Maman, J'Ai Raté l'Avion**, Joe Pesci possède le côté volubile et excessif des plus grands. Jusqu'ici, il reste cantonné aux seconds couteaux. **The Public Eye** d'Howard Franklin devrait changer les choses. Dans ce film noir se déroulant en 1942, Pesci se coiffe du feutre du détective Leon "Bernzy" Berstein dont l'outil préféré est un appareil photo. Artiste sur les bords, il nourrit une love story avec la gérante d'un nightclub, laquelle est incarnée par la très désirable Barbara Hershey.



■ *Edward James Olmos dans AMERICAN ME* ■

● Supérieur hiérarchique de Don Johnson dans *Deux Flics à Miami*, détective veule amateur de cocottes en papier dans **Blade Runner**, le comédien Edward James Olmos passe derrière la caméra. Son **American Me** est en quelque sorte le versant chicanos de **Scarface**. De 1943 au milieu des années 70, Edward James Olmos décrit l'ascension de Santana, un parrain dominant toute la pègre hispanique de la côte Ouest des États-Unis. Le comédien-réalisateur avoue y régler quelques comptes avec une certaine Amérique. Tout cela sent très fort le souffre.

H

On le croyait recyclé dans la mise en boîte de "sexy-show" pour Silvio Berlusconi. Ben non ! Joe D'Amato, prince du porno soft spaghetti et du gore dégueu, est encore en activité et persévère dans ses genres de prédilection...

Dans les années 70/80, Joe D'Amato était le pape de l'érotisme soft transalpin. Le père des **Black Emmanuelle** avec Laura Gemser, à qui il arrive de tourner quelques hards sous pseudo, a mis un frein à son activité de cinéaste après une dernière salve d'horreur dans le gore dégueulasse (**Anthropophagous**). Aujourd'hui, Joe D'Amato produit beaucoup (**Bloody Bird** par exemple) et, sans doute lassé de jouer les moguls de la série Z spaghetti, revient mettre son gros nez derrière les caméras. La cuvée 92 du père d'Amato ne risque pas de révolutionner le petit monde de la fesse polissonne. Avec **Dangerous Game**, D'Amato aborde un de ses thèmes de prédilection, à savoir le cul mondain. Son héroïne, Liza Davis, est donc une business woman bossant pour une chaîne de télévision. Les poches pleines de dollars, elle est kidnappée par un type fauché. Retournement de situation : la mondaine humilie son ravisseur après s'être offerte à lui. Très italien tout ça. **A Woman's Secret** est du même tonneau. Margaux Hemingway remplace Jennifer Loeb et incarne Ellen, une épouse modèle pourtant désireuse de plaquer son conjoint. Dans le décor de la Nouvelle Orléans,

E, JOE !













■ *Margaux Hemingway dans A WOMAN'S SECRET* ■

la belle Ellen (rires) rencontre un bellâtre du nom de Ryan. La coucherie est presque immédiate ! Mais le Ryan en question s'avère être un tueur professionnel payé pour zigouiller sa nouvelle conquête... Niveau réalisation, Joe D'Amato clôt les réjouissances avec **Devil in the Flesh** qui n'est pas une nouvelle version du **Diable au Corps**. Sammy et Klaus, deux mercenaires, enlèvent un ministre africain. Chemin faisant, le kidnappé tombe malade. Résultat, les deux types en tenue kaki font halte dans un sanatorium où œuvrent deux jolies doctoresses et trois infirmières pas mal non plus. Deux baroudeurs, un kidnappé et cinq donzelles en blouse blanche : seul un Italien peut imaginer pareil scénario ! Producteur, Joe D'Amato ne dévie pas de sa trajectoire avec quatre nouveaux films dont trois hautement fesseux. **Blue Paradise** de et avec Anna Bergman (fille rebelle d'Ingmar) plagie sans vergogne **Le Lagon Bleu**. Seuls survivants du crash de leur Boeing, Peter, passager de 15 ans, et Karen, hôtesse de l'air peu farouche, jouent à touche-pipi sur une île paradisiaque tandis que rôdent des adeptes du vaudou ! **Porkies on the Beach** de Mino Guerrini pompe carrément **La Boum** ! Stefano, un macho boxeur, rencontre Giulia, une pimbêche dont il tombe amoureux. Avec l'aide de deux potes, le Don Juan des plages conquiert le cœur de la petite bourge. Décidément très attiré par les teen-agers boutonneux, Joe D'Amato remet ça dans **Youngster in Love** dont il confie la mise en bière à Antonio Bonifacio. Y'a du Roméo et Juliette dans l'air. A 18 ans, Patty et Paolo s'aiment d'un amour fou. Mais les chérubins sont issus de milieux sociaux différents. D'où conflit et vaudeville à peine digne d'un Marc Camoletti ! Joe D'Amato se refait une image plus digne au finish avec **The Dark Tale** de Roberto Leoni dans lequel il débauche l'un des comédiens de **Voyage au Bout de l'Enfer**, John Savage déjà compromis dans un Lucio Fulci (**Door to Silence**). Le comédien américain y incarne Roy Kronis, chef d'un mouvement terroriste, aux prises, sur une île déserte, avec une petite fille vivant dans un monde imaginaire. La gouvernante de la gamine, puis sa sœur, meurent dans des circonstances troublantes... Faute de savoir si ce **Black Tale** tient la distance, il y existe au moins un minimum de script !

■ **Flavor Z. OFTHEMONTH** ■

BD

LE RÊVE DU REQUIN

de Mathias Schulteiss (*Glénat*)

Le talent n'a pas de frontières ! Les BD de qualité ne sont pas toujours estampillées du label franco-belge, américain, ou à la rigueur italien. Périodiquement, on assiste à l'émergence d'auteurs de nationalités différentes.
Généralement, la BD germanique n'évoque pas grand chose. Et pourtant un teuton authentique a entamé depuis quelques années une carrière qui dépasse de loin le cadre restreint de la désormais "grande" Allemagne. Pour mémoire, Schulteiss s'était fait connaître par l'adaptation des nouvelles de Charles Bukowski.
Le cycle de **Lagos** est terminé et les éditions *Glénat* viennent de regrouper en intégrale les trois albums de **Rêve du Requin**. Evidemment, l'histoire y gagne en signification. L'action se déroule au Nigeria, mais il n'est pas exclu qu'un nouveau cycle débute prochainement sous le soleil de la Floride. Les Allemands éprouveront toujours cette irrésistible attirance pour les chaudes contrées.
Le personnage principal (on n'ose pas parler de héros) est un navigateur français, Lambert, qui, par on ne sait quelle galère, peut-être la filière du diamant, débarque à Nigeria. Là, comme dans tant d'autres villes d'Afrique, la corruption et la violence ont signé une alliance impie. Rusé, sans scrupule, d'une détermination sans faille, Lambert tente d'ériger un nouveau syndicat du piratage organisé, grâce à la superstition des indigènes terrorisés par son monocle ardent. Les ministres corrompus et la chef de la police locale accepteront-ils cette concurrence ?
Le problème de Lambert, c'est qu'il est plus fasciné par la mort que passionné par la vie. Il aimerait sans doute croire à l'Amour, mais son parcours l'amène à se méfier des manipulations féminines.
Sorcellerie, violence, sexe et politique sont les ingrédients de cet album riche en couleurs locales réalistes. Des couleurs directes qui retranscrivent aussi bien l'azur du ciel que la crasse des navires échoués, la flamboyance des ministères que le délabrement des bidonvilles. Schulteiss impose son univers personnel avec une dextérité évidente.
Et ceux qui veulent lui trouver une parenté graphique peuvent le considérer comme le cousin germain de Tanino-Ranxerox-Liberatore.

■ Jean-Philippe RENOUX ■

HONG KONG

CINE-TRIADES



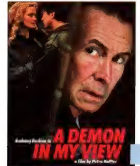
■ *Sharon Kwok dans FUN & FURY* ■

Dans la colonie britannique, ça remue beaucoup ces temps-ci, devant les caméras et dans les coulisses. Il y a un mois, manifestaient dans les rues de Hong Kong les producteurs et stars de cinéma contre le racket des Triades, lesquelles contrôlent tout de même 90 % du cinéma local. C'est le vol du négatif du nouveau film de Raymond Wong qui a provoqué ce rassemblement. Quatre hommes armés l'ont plus tard restitué contre une forte rançon ! Andy Lau, grande vedette ici, souligne qu'il a été contraint de tourner un film pour les Triades après que son producteur ait été menacé de mort... A Hong Kong, l'appartenance de certains comédiens à la pègre est un secret de Polichinelle. Concurrent de Bruce Lee dans les années 70, Wang Yu est aujourd'hui gangster à Taïwan où il s'est distingué dans un massacre à la hache dans un restaurant. Il n'est pas non plus rare de voir un trafiquant de drogue reconnu produire un film contre le trafic de drogue ! Récemment, Jackie Chan, pour honorer une vieille dette envers les Triades qui l'ont bien aidé à ses débuts, a figuré dans **Island on Fire** (à mi-chemin entre **Papillon** et **Luke la Main Froide**) auprès de Tony Leung (**L'Amant** de Jean-Jacques Annaud) et du revenant Wang Yu, également producteur de la chose. *"Nous ne manifestons pas contre toutes les triades, seulement celles qui sont indisciplinées"* justifie Jackie Chan, manifestant entre Maggie Cheung et Wang Tsu-Tsien (**Histoires de Fantômes Chinois**). Cette explication en dit long sur les relations étroites qui lient les Triades à une industrie du cinéma toujours très rentable.
Les fictions reflètent parfaitement la situation de Hong





Kong. La violence, latente partout, éclate à l'écran avec de plus en plus d'insistance, de hargne. Même la femme, jusque là préservée ou presque, canalise les peurs de l'échéance de 1997, date du retour de l'enclave britannique dans le giron de Pékin. Sommet du genre : **Widow Warriors** de Wong Lung Wai dont les héroïnes sont cinq furies hystériques vengeant leurs gangsters de conjoints dans des flots d'hémoglobine. Même topo dans **Lethal Contact** de Ken Cheng où Gigi dérouille les assassins de son mari, un assassin de Bornéo. Les intermèdes comiques (gras) n'interdisent nullement l'ultra-violence et des love-stories à l'eau de rose. Exemple typique : **Fun & Fury**, du mauvais Frankie Chan, dont le méchant en titre se nomme Sharon Kwok, une grande blonde sadique à la solde de trafiquants de drogue. Mais les "macho-women" sont aussi du bon côté de la barrière. Version bridée de *Cagney & Lacey*, **Sisters in Law** de Chin Win Keung présente une femme flic aguerrie, Jane, et une jeunette, Mary, enquêtant sur un homme d'affaires s'offrant les services d'un gangster pour dérober sa propre collection de bijoux. Dans **Mission Kill** de Lee Chiu, ce sont Rose, détective privée surnommée "The Lady Exterminator", et Orchid, sa cousine, détective elle aussi, qui punissent énergiquement quelques dealers. Quant à Nan, la flic anti-drogue de **Thunder Cops II** de Jeff Lau, elle remplit exactement la même mission. Pas étonnant donc que notre **Nikita** national ait reçu à Hong Kong un accueil délirant prolongé par quelques copies illégitimes, genre **Black Cat**. ■



Anthony Perkins ne s'est jamais réellement remis de son interprétation de Norman Bates dans **Psychose**. Depuis plus de dix ans maintenant, il cachetonne. Aujourd'hui, le comédien semble avoir atteint le fond avec **The Naked Target**, comédie dite loufoque de Javier Elorrieta. Dans cette course-poursuite où l'employé d'une boîte de transport international passe son temps à galoper avec une mallette piégée bouclée au poignet, Anthony Perkins incarne un milliardaire excentrique et borgne, arborant des tenues délirantes. Norman Bates s'encanaille.
Heureusement, dans **A Demon in my View** de la réalisatrice allemande Petra Haffter, il redore quelque peu son blason. En souvenir de **Psychose**, la réalisatrice lui confie le rôle de Arthur Johnson, un type irréprochable, austère, ne mettant jamais les pieds dans les bistrots et ne fréquentant aucune femme. Trop parfait cet Arthur Johnson. Son apparente quiétude dissimule en fait un effroyable secret...



■ La photo à Sophie ■

édition très spéciale

Un grand bravo à vous qui avez réalisé avec le numéro 36 l'un des meilleurs de la revue. A l'heure où je vous écris, le jury d'Avoriaz remet ses lauriers. A l'annonce du Grand Prix, **Evasion du Cinéma Liberté**, 5 ou 6 applaudissements, et surtout les sifflets et les "hou" d'usage. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais pour ma part, Avoriaz touche le fond (le comble pour un anniversaire), et n'aura, si cela continue, plus aucun impact sur le monde extérieur. *TF1*, premier surpris, incrimine la pleine lune au journal de 13 heures mais bon, le jury est tout puissant, Aznavour et compagnie sont incollables en fantastique... Alors quoi ?

Olivier BALZA

En fait, l'édition 92 se situe dans la lignée de l'édition 91 et de l'édition 90 puisque dans les trois cas, c'est le film dont on a parlé le moins qui s'est vu attribuer le Grand Prix. Disons que ***Evasion du Cinéma Liberté*** *est un film intéressant (ce qui évite de dire qu'on s'y fait mortellement chier).*

cher, *impact* ?

Si je vous écris aujourd'hui, ce n'est pas pour vous parler de l'excellente revue qu'est *Mad Movies*. Non, je ne vais pas m'attarder sur les innombrables louanges que je pourrais faire à Tonton Mad, mais je vais plutôt m'adresser à Tonton Impact.
Impact 36 : le dernier né. Une revue qui monte, qui se veut désormais indépendante de *Mad Movies* (le logo "*Mad Movies* présente" a disparu). Plus de pages, un excellent dossier Avoriaz que je n'attendais plus.
Du coup, j'attends avec impatience le dossier Festival du Rex.
A vous de jouer... Une revue qui monte, donc. Dans tous les sens du terme malheureusement. 25 francs, c'est trop cher. Je suis chômeur. *Impact* serait-il lui aussi victime de la crise économique actuelle ? Je m'attendais au moins à une explication dans l'édito. Et non, rien de rien. Je sais, vous allez me dire que c'est à cause de ces 68 pages.

Philippe BOUGEARD

En réponse à ta lettre, dans l'ordre. D'abord, on ne s'adresse pas ici à Tonton Impact mais à Tata Impact (c'est vrai quoi, y'a pas de raison !). Ensuite, vu que le Festival de la Mutualité (ex-Rex) n'existe plus, nous ne voyons pas l'intérêt de mijoter un numéro rétrospectif. Ceci dit, l'idée mériterait d'être étudiée par L'Ecran Fantastique.
Quant à l'augmentation ponctuelle du prix de la revue, c'est en effet à cause de ces 68 pages. 68 pages, près de 200 photos, une couverture très classe mais du genre à coûter très cher, pas de pub, le tout pour 25 francs, avoue qu'il n'y a pas de quoi hurler au scandale.

coup de coeur

Depuis que j'ai découvert le délicieux Alan Rickman, je ne ferme plus l'oeil. Je me suis démenée pour amasser le plus de renseignements possible à son sujet mais tous mes efforts n'ont abouti qu'à une maigre recette : on n'en parle pas ! Alan Rickman est injustement ignoré par tous... sauf par vous ! Je tiens donc à vous remercier de tout cœur. Mais si je vous écris, c'est pour vous demander un petit article biographique sur lui, histoire de se documenter. Il le mérite. Osez dire le contraire !

Sophie KARLDHAUSEN

Loin de nous cette idée, mais, désolés de te décevoir, nous ne t'apprendrons rien dans cette réponse. Tout ce que nous savons sur lui pour l'instant a déjà été publié. Bien entendu, nous suivrons de près sa carrière et, en attendant, la rédaction est heureuse de t'offrir une photo de lui dans ***Truly, Madly, Deeply***. *Mode d'emploi, tu colles ta photo à la place de l'autre là qu'est dans ses bras et alors rhââ, le bonheur !*



LES NERFS À VIF

Scorsese joue les mercenaires pour Steven Spielberg en acceptant de remaker *Les Nerfs à Vif*, une commande dont le réalisateur des *Affranchis* s'acquitte le sourire au coin des lèvres. Amateurs de gros frissons au premier degré s'abstenir.



Il se sera écoulé presque un an entre la sortie du **Silence des Agneaux** et des **Nerfs à Vif** version Scorsese, deux films de genre, deux films qui mêlent l'entertainment hollywoodien (pour le traitement) à l'underground (pour la déjante mentale des personnages), deux films ayant remporté un gros succès outre-Atlantique.
Les serial-killers et autres timbrés de la première heure ont donc la cote. A vrai dire, on pensait que le chef-d'oeuvre de Jonathan Demme donnerait naissance à une nouvelle race de films, écrits au scalpel, précis, cadrant au plus juste, capables de déraper sans retenue d'un esprit clinique vers une emphase baroque. Que dalle ! C'est à peine si les élèves ont jeté un oeil sur leur leçon. Attendez de voir le **Ricochet** de Russel Mulcahy (consternant) et le **Face à Face** de Carl Schenkel (navrant) et vous mesurerez alors le degré d'imbécilité des scripts et le niveau de relâche de la mise en scène.

Qu'en est-il des **Nerfs à Vif**, le remake ? A l'origine, il y a le film de Jack Lee Thompson qui, daté (gâté ?) par trois décennies, sent le faux classique à plein nez. Suspense molasson entrelardé de bavardages interminables servi dans un beau noir et blanc (quand même), **Les Nerfs à Vif** bénéficie d'un soutien cinéphile grâce à deux scènes audacieuses (des préliminaires amoureux inquiétants et une violente série de baffes machistes). Evidemment, l'audace d'hier ne pèse pas lourd face au banal d'aujourd'hui, et on se souviendra bientôt des **Nerfs à Vif** non comme le "chef-d'oeuvre" de Jack Lee Thompson, mais comme du film qui a précédé son remake par Scorsese !

On ne sait pas ce qui a poussé un Scorsese plus que méfiant à remaker le film de Thompson, mais ce n'est en tout cas pas l'envie d'innover. La trame n'a pas bougé d'un poil. Il s'agit toujours pour Max Cady (Robert De Niro remplace Robert Mitchum), profession violeur, d'en faire baver à son avocat Sam Bowden (Nick Nolte remplace Gregory Peck), lequel a volontairement omis de présenter à la cour un fait qui aurait permis à son client de ne pas purger quatorze ans de taule. Quatorze années pendant lesquelles Max Cady se façonne un physique bestial et un mental à toute épreuve dans le seul but de foutre en l'air la vie de Sam Bowden, et de sa famille par la même occasion. Et l'intimidation initiale de se perdre dans un tourbillon de violences.

Trente ans n'ont pas balayé le défaut majeur d'un script qui oppose deux lâches (le premier attaque, couvert par la loi, le deuxième tarde à riposter) et favorise donc les discours à base d'alibis légaux et de stratégie défensive. Mais Scorsese réussit malgré tout à s'acquitter avec brio d'un film de commande "petit bras". Sa technique : la gonflette ! Exemple typique, le Robert Mitchum au physique humain cède sa place à un De Niro tatoué, les muscles bandés, cultivant une dernière fois son corps avant de sortir de prison. Dans le même esprit, l'écran s'est élargi, les couleurs en foutent plein la vue, les étoiles filantes tracent dans le ciel, les caractères sont chargés jusqu'à la caricature, les affrontements bestiaux, les effets grossiers. Frénétique et parfaitement conscient de l'aspect mineur de ce qu'il est en train de tourner, Scorsese pousse progressivement **Les Nerfs à Vif** vers un second degré salvateur qui permet à la plus incohérente des scènes de passer pour un délire cartoonesque. Max Cady change de tronche à chaque scène, séduit la fille de l'avocat déguisé en prof de théâtre (pas mal pour un taulard !), se travestit en femme de ménage pour commettre ses crimes. Sam Bowden, lui, en pleine crise de nerfs, trouve le moyen de se casser la gueule dans la mare de sang qui s'écoule d'un cadavre. Faute d'y croire, on s'amuse. Cherchez pas, c'est voulu. En corsant à l'extrême un scénario fade, Scorsese efface ce qui aurait pu être un mauvais "shock-suspense" à la **Liaison Fatale** et s'abandonne de façon jouissive au grand guignol. Le final des **Nerfs à Vif** sur le bateau des Bowden dérivant dans les eaux agitées du Cap de la Peur (titre original), vaut son pesant de rires nerveux. Scorsese s'amuse des clichés du genre, donne dans le **Vendredi 13** puissance dix avec un Max Cady qui n'en finit pas de crever pour mieux réapparaître, ose agencer un combat homérique à base de pierres de la taille d'une enclume ! Il en fait trop, Scorsese, et il le sait le bougre. C'est cette attitude, sacrément gonflée, qui permet aussi aux **Nerfs à Vif** de se regarder non comme un produit plaqué sur les standards hollywoodiens, mais comme une curieuse excroissance générée par les clichés du genre.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

UIP présente Robert De Niro dans une production **Amblin Entertainment/Cappa Films/Tribeca Productions** *LES NERFS À VIF* (*CAPE FEAR*, USA - 1991) avec Nick Nolte - Jessica Lange - Joe Don Baker - Robert Mitchum - Juliette Lewis - Gregory Peck photographie de Freddie Francis **musique de** Bernard Herrmann dirigée par Elmer Bernstein **scénario de** Wesley Strick d'après un scénario de James R. Webb et le roman "The Executioners" de John MacDonald **produit par** Barbara DeFina **réalisé par** Martin Scorsese

18 mars 1992 — **2 h 08**



MARTIN : PÉCHEUR

Martin Scorsese pouvait-il tourner le remake d'un classique du suspense sans d'autre vue que d'encaisser un gros chèque ? Malgré les yeux doux du producteur Steven Spielberg, le cinéaste électrique de *Raging Bull* impose sa marque de fabrique à un matériau à priori balisé...



Max Cady fume le cigare dans un cinéma. Sympa pour les voisins !

Les **Nerfs à Vif** est un film de commande, une commande passée par le producteur Steven Spielberg au prestataire de service Martin Scorsese. Mais le réalisateur des **Affranchis** et de **Taxi Driver** n'est pas de ces cinéastes que l'on démarche comme un vulgaire employé de majors. Steven Spielberg a beau être le numéro 1 du cinéma américain, l'homme aux clefs d'or du tout Hollywood, Scorsese ne lui saute pas dans les bras *"Robert de Niro et Spielberg m'ont demandé de lire le scénario des* **Nerfs à Vif** *alors que je finissais tout juste le tournage des* **Affranchis**. *Avant que le montage du film soit terminé, j'avais déjà étudié le manuscrit trois fois. Et, trois fois, je l'ai haï. Je dis bien haï"* Evidemment, le script en question, en recevant la bénédiction de Spielberg, regroupe à peu près tous les stéréotypes en activité dans le cinéma commercial cher au pâtissier de **Hook**. *"Cette famille était un véritable cliché, elle était trop heureuse, trop gentille. Vu de mon côté, ces gens passaient pour des extraterrestres. Et puis arrivait le croquemitaine destiné à leur faire peur"* Imaginez donc **Les Nerfs à Vif** tourné tel quel, sur les données basiques d'un producteur pour qui le manichéisme continue de faire tourner le monde. Une famille typique sortie de **Rencontres du Troisième Type** face à un tueur illuminé, c'est un peu comme les teen-agers crétinoïdes de Crystal Lake découpés en rondelles par le Jason des **Vendredi 13** ! *"Suite à mes refus répétés, Spielberg m'a demandé ce qui me déplaisait dans ce scénario. Je lui ai confié le fond de ma pensée et il m'a alors suggéré de le réécrire"* Martin Scorsese ne s'en privera pas et mènera à terme un projet sur lequel Stephen Frears et Donald Westlake, les brillants duettistes des **Arnaqueurs**, venaient tout juste de se casser les dents.

suspense catho

"J'ai eu envie de faire **Les Nerfs à Vif** *pour deux raisons. D'abord parce que j'aime le système hollywoodien, les traditions et les genres si divers qu'il invente : le western, le film d'aventures, le suspense... Je souhaitais faire un film qui respecte les règles du thriller psychologique, tout en s'efforçant de leur apporter quelque chose de nouveau. La deuxième raison, c'est l'enthousiasme de Robert de Niro, son point de vue sur le personnage de Max Cady. En essayant d'épouser cette vision, de trouver un terrain d'entente, notre film promettait fort d'être intéressant."* L'intérêt, Martin Scorsese l'extirpe des clichés du script original, autrement dit du prototype même de la famille à la Spielberg littéralement déniaisée, déflorée par sa vision profane des choses. *"Au début du film, les Bowden paraissent unis, mais ce n'est qu'une illusion. Comme toute famille qui se respecte, ils connaissent des conflits, plus ou moins ouverts, plus ou moins refoulés, dont Max Cady sera le révélateur. Entre la mère et la fille, il existe des problèmes. Entre le père et la fille aussi, entre la mère et le père également. Et, de plus, la fille et la mère s'opposent au père ! Vraiment, tous les acteurs du films subissent des tourments. Certains sont exprimés devant la caméra, d'autres jamais"*
Le "Jamais" de Scorsese implique surtout le sexe, la répression pantouflarde des parents et l'éveil de l'adolescente attirée par un Max Cady aussi séduisant que le Grand Méchant Loup du Petit Chaperon Rouge, c'est-à-dire quasi irrésistible. *"Selon moi, Max Cady est l'esprit malin de la culpabilité de cette famille, une sorte d'ange de la vengeance. Il incarne la punition de tous vos désirs sexuels interdits. Il symbolise ainsi les règles morales de l'éthique chrétienne, catholique"* Déclamant des tirades bondieusardes sur la rédemption, les bras en croix, portant des tatouages religieux, Max Cady pourrait très bien s'enrôler dans la cohorte des apôtres de **La Dernière Tentation du Christ**. Son fanatisme, sa connaissance encyclopédique des versets de la Bible ne le rendent, à vrai dire, pas plus dangereux que certains ardents serviteurs de l'Eglise, toujours l'épée à la main en vue d'expier les péchés. *"De la religion, je pourrais vous entretenir des journées entières. C'est ridicule mais je dois me méfier de mon propre discours. Sinon, les gens vont se dire que* **Les Nerfs à Vif** *est une sorte de film religieux et ils n'iront pas le voir. Ne prêtez pas trop attention à ce que je vous dis. C'est un thriller ! Allez-y. Amusez-vous !"*

la vie de famille

"Max Cady n'est pas un sadique ordinaire, il a un certain sens de la justice et est profondément dégoûté par l'univers matérialiste qu'il découvre à sa sortie de prison. Ce n'est pas simplement pour exécuter un projet de vengeance dont il a rêvé pendant quatorze ans qu'il met à épreuve Sam Bowden et sa famille. C'est aussi parce qu'il se croit investi d'une mission et pense leur apporter le salut par la souffrance" continue Wesley Strick, le scénariste des **Nerfs à Vif**. *"J'ai essayé de créer un psychopathe qui soit conscient de sa propre personnalité, de sa quête religieuse. La vengeance qu'il poursuit est saine, juste, purificatrice. Mais, si elle l'est pour lui, elle l'est également pour Sam Bowden. Max Cady sait parfaitement qu'il est une véritable malédiction pour son ancien avocat, mais dans un même temps, l'instrument de sa rédemption. Je pense que Martin Scorsese perçoit les événements de cette façon et étend la logique mentale de Max Cady au versant sombre de la personnalité des autres personnages"*. Cinglé sevré à la Bible, convaincu de châtier le péché demeuré impuni, Max Cady s'impose progressivement comme le duplicata extrémiste d'un personnage fameux incarné en 1976 par le même Robert de Niro, le Travis Bickle de **Taxi Driver**. Ce dernier, par les armes, nettoyait une parcelle de New York trop insalubre à son goût, convaincu lui aussi d'accomplir une mission salvatrice. *"Il est certain que Robert de Niro et moi sommes attirés par les personnages qui ressemblent à ceux que nous avons déjà touchés. S'il est vrai que Max Cady et Travis Bickle sont proches, ils n'en sont pas tout à fait similaires pour autant. On peut aborder tel ou tel personnage sous tel ou tel angle, que ce soit Max Cady, Travis Bickle, Jack La Motta (**Raging Bull**) ou Jimmy Doyle (**Les Affranchis**)"* répond Scorsese. Robert De Niro, quant à lui, définit catégoriquement Max Cady. *"Un homme terrifiant qui ne renonce jamais, qui revient constamment à la charge. Comme le Terminator ou les Aliens, c'est quelqu'un que rien n'arrête"*.

avocat marron

Alors que le cinéma américain s'emploie à sacraliser l'image de l'Avocat, défenseur des valeurs essentielles et de la démocratie (en la matière, le Jim Garrison de **JFK** est un saint), à en faire les nouveaux héros d'Hollywood, Martin Scorsese, lui, souille à loisir l'intégrité des professionnels du barreau. *"Sam Bowden n'est que trop conscient de ses faiblesses. Quatorze ans plus tôt, il avait le choix entre suivre sa propre conscience ou se conformer à ses obligations professionnelles. Estimant Cady coupable de viol, il a dissimulé une information qui aurait pu disculper celui-ci. Et, maintenant, Sam va devoir payer sa faute et s'exposer à une violence qui le terrifie. Sam Bowden n'est donc pas un homme sans reproche. Il se fissure de partout. Il n'accepte que difficilement la perte de son autorité, il manque de volonté. Cet avocat porte un masque, affiche une façade qui s'ébranle sérieusement lorsqu'il se heurte à un type résolu. Sam se refuse pourtant à montrer ses faiblesses, son inhumanité. Selon moi, les avocats devraient surtout se préoccuper d'humanité plutôt que de se priver à tout prix de sentiments, d'émotions. Beaucoup d'entre eux n'acceptent pas de parler de ça car ils n'admettent pas qu'on leur dise qu'ils portent un masque. Dans leurs bureaux, ils discutent surtout éthique"* témoigne Nick Nolte, comédien généralement voué aux rôles de héros fonceur, costaud et un rien rustique. Dans la moulinette Scorsese, Sam Bowden accumule les erreurs avec sa fille, hésite lâchement à tromper ouvertement son épouse, détourne habilement les doctrines du métier pour faire condamner son client sur lequel il porte le jugement autoritaire de la morale bienveillante. De plus, il engage, via un détective, trois molosses pour corriger copieusement Max Cady, puis lui tend un piège dans son sweet home. Pas joli-joli ce héros. *"Finalement, Sam se montre héroïque en reconnaissant ses erreurs. Couvert de sang, il est horrifié par la violence et la sauvagerie qu'il renfermait jusqu'ici en lui"* conclut le comédien. L'instinct de survie tribal sous le vernis luisant de la civilisation... vieille rengaine à laquelle puise souvent le cinéma américain. Un brave père de famille descend dans la rue et liquide tous les malfrats pour venger ses proches...

*"Je n'aime vraiment pas les implications auto-justice de l'histoire des **Nerfs à Vif**. Je n'ai certainement pas désiré justifier la logique selon laquelle un flingue peut résoudre les problèmes de Sam Bowden. On en arrive souvent à déduire que le personnage princi-*

■ *Max Cady, aussi invulnérable que le Terminator* ■



■ *Max Cady joue la comédie au tribunal pour apitoyer le juge* ■

pal ne peut être un homme qu'après avoir abattu le méchant. Cependant, si vous écrivez la même histoire avec une autre sensibilité vous obtiendrez davantage d'ironie, de terreurs et, au bout du compte, une fable sur le mince vernis de la civilisation" justifie Wesley Strick.

Méchant justicier mystique, avocat lâche se découvrant des ardeurs héroïques, couple à la dérive désormais soudé par les épreuves endurées... Dans leur entreprise de refonte des clichés, Martin Scorsese et Wesley Strick se sont particulièrement intéressés à l'adolescente Danielle Bowden. *"Danielle est à certains égards le pivot moral du film. C'est elle qui vivra de la façon la plus brutale la chute des Bowden et la fin de leur innocence"* souligne le scénariste. Là, **Les Nerfs à Vif** trouve son côté le plus vénéneux, le plus fascinant : la petite fille irrésistiblement attirée vers le Mal en personne, lequel se propose humblement d'en faire une vraie femme. Dans une traditionnelle production Steven Spielberg, Danielle Bowden aurait sagement flirté avec un ado de son âge tandis que le vilain en titre aurait affûté son couteau au lieu de se lancer dans un grand exercice de séduction.

question d'ambiance

Riche de personnages forts et humains, **Les Nerfs à Vif** devait aussi se parer d'un look en rapport avec sa ténébreuse histoire. Les exigences de l'exploitation américaine interdisent à Martin Scorsese l'emploi du noir et blanc de l'original. Dommage car le cinéaste apprécie particulièrement certains fleurons de la série B des années 40, des films dont les images correspondent à celles qu'il souhaite pour son nouveau film. *"J'aime voir les vieilles productions Val Lewton, des films comme **Vaudou**, **La Féline**. Ils m'intéressent uniquement par leur aspect visuel. Certains sont devenus de véritables toiles, des oeuvres peintes. Je les possède sur toute sorte de supports : vidéo, laser-disc et même en bobines 16 mm. Ce sont maintenant de vieux amis. Je me sens bien en les revoyant"* témoigne Martin Scorsese. Ce **Vaudou**, cette **Féline**, chef-d'œuvre du film d'épouvante en demi-teintes, l'ont à ce point marqué qu'il tente ici d'en retrouver la photographie inquiétante tour à tour expressionniste et gothique. Et, pour arriver à ses fins, qui de mieux qu'un chef opérateur qui bossa autrefois pour *Hammer* et *Amicus*, deux boîtes britanniques spécialisées dans l'horreur baroque ? Directeur de la photographie de **Elephant Man** et de **La Maîtresse du Lieutenant Français**, Freddie Francis s'impose de lui-même. *"Un film m'intéresse à partir du moment où il permet de créer un climat et un look original, conformes aux désirs du réalisateur. Dans **Les Nerfs à Vif**, l'atmosphère de la maison s'altère en même temps que les personnages et se dégrade au fil de l'histoire. Les premières scènes sont très lumineuses, puis l'angoisse s'installe et l'ambiance devient de plus en plus noire et oppressante. Ayant discuté le film en détails avec Marty Scorsese je connaissais très précisément ses intentions. Cependant, comme il déteste rester sur le plateau durant la préparation d'un plan et improvise volontiers, multipliant les mouvements de caméra, je devais être prêt à tout : il fallait pouvoir faire à volonté un travelling, une plongée, une contre-plongée ou une rotation à 360°."* Un travail de contorsionniste pour un vétéran.

En fait, **Les Nerfs à Vif**, revu et corrigé par Martin Scorsese, ne subit pas l'influence de son imposant producteur. Ni le travail des acteurs, ni celui du directeur de la photographie, responsable du look général du film, ne trahissent la présence au générique du réalisateur de E.T. Malgré un budget de 35 millions de dollars, l'infrastructure énorme et souvent superflue de la maison-mère, Martin Scorsese tire les marrons du feu. Lui qui dit en avoir un peu assez de visiter la Petite Italie des States pense aujourd'hui à élargir son audience sans vendre sa peau. *"L'union Steven Spielberg-Martin Scorsese est un mariage de pure convenance, exactement comme aurait pu être celui de Warren Beatty et de Madonna"* ironise dans la presse américaine le scénariste-réalisateur Paul Schrader, ancien complice de Scorsese. Mais le succès des **Nerfs à Vif** tend à démontrer que Scorsese, tant qu'il tiendra tête au système en imposant ses points de vue, touchera toujours le plus grand nombre. En 1977, il essaie avec **New York, New York** d'attraper dans ses filets le public de George Lucas et Steven Spielberg, et il se plante. Depuis, il n'en a fait qu'à sa tête, donne des coups de latte dans la fourmilière. Et ça marche.

■ Marc TOULLEC ■



■ Sam Bowden (Nick Nolte), au coeur de la tempête du "Cap de la peur" ■



■ Leigh Bowden (Jessica Lange), à la fois révulsée et fascinée par Max Cady ■



BUDDY MOVIE

LE DERNIER SAMARITAIN

Non, *Le Dernier Samaritain* n'est pas un verset moderne ajouté à la Bible. Rencontre fracassante des clichés du film noir et du polar explosif, cet apôtre aux poings d'acier redonne sa dignité au thriller hollywoodien miné par le second degré et les duos de flics idiots...



Le privé Joe Hallenbeck (Bruce Willis) et le sportif Jimmy Dix (Damon Wayans), associés plus souvent pour le pire que pour le meilleur

A l'origine du **Dernier Samaritain**, il y a un scénario en or. Ou plutôt un manuscrit qui vaut de l'or : 1.750.000 dollars. Un record en la matière, dans un Hollywood où l'inflation ne galope plus mais file à des vitesses supersoniques. Un tel investissement signifie-t-il que cette histoire-là révolutionne le cinéma américain ? Certainement pas. Mais les bonnes idées deviennent si rares ici qu'elles se vendent à des tarifs prohibitifs, disproportionnés, indécents presque. Coûteuses donc les piges de Shane Black, un petit malin parti de rien, seulement désireux au départ de tourner un film d'horreur pas cher **The Shadow Company**. Evidemment, pas même un producteur véreux de série Z ne risque un cent sur ce beau projet. Mais Shane Black a des ressources. Alors que les duos de flics cartonnent, tant à la télévision que sur les grands écrans, il rédige **L'Arme Fatale**. Un keuf kamikaze, hanté par les spectres du Vietnam, un keuf black, pépère mais compétant : un couple antagoniste qui s'engueule pendant une heure et finit par s'estimer la demi-heure suivante. La recette paie tellement que Shane Black encaisse de gros chèques pour **L'Arme Fatale 2** et **L'Arme Fatale 3**. Pris en sandwich entre ses deux-là, **Le Dernier Samaritain** ne faillit donc pas trop aux règles élémentaires du buddy-movie, mais apporte néanmoins le petit plus qui fait toute la différence : de forts accents de films noirs où le second degré n'a pas cours...

souvenirs souvenirs

"Je désire depuis toujours écrire quelque chose qui ait un rapport avec le film noir. Je suis un grand fan de romanciers comme Dashiell Hammett et Raymond Chandler. En fait, la première fois où je me suis rendu à Los Angeles, une des plus grandes excitations fut de regarder autour de moi pour découvrir les lieux que je connaissais seulement à travers leurs livres. Mon intention, dans ***Le Dernier Samaritain*** *a donc été de remodeler les romans de Hammett et Chandler dans un contexte moderne"*. Les images des classiques avec Humphrey Bogart et James Cagney plein la tête, Shane Black s'immerge ainsi dans les atmosphères déprimantes, insalubres presque, propres aux bouquins de David Goodis et autres génies du polar fortement alcoolisé. Du coup, il se remémore également des œuvres plus récentes, la série des Harper avec Paul Newman, **Détective Privé** et **La Toile d'Araignée**, datant des années 70, deux héritiers



Joe Hallenbeck menacé de mort par un tueur ricanant

de la pure, de la vraie série noire. **Le Dernier Samaritain** hérite aussi, par procuration, de ce passé glorieux. Joe Hallenbeck, le privé élimé incarné par Bruce Willis, écope des mêmes tares que Sam Spade, Phillip Marlowe et autre Harper. Il traîne voluptueusement son blues dans les caniveaux de Los Angeles, picole plus que de raison, fume comme un pompier, ne se rase plus. Le portrait craché du looser. Evidemment, ses affaires de détective privé ne sont guère florissantes : il n'a jamais plus de dix dollars en poche et ne rechigne pas à ramasser quelques billets à terre. Une loque. Sa petite fille ne s'y trompe pas : elle l'engueule, le traite comme une merde, piétine son semblant d'autorité paternelle. Même sa femme, pourtant bonne poire, l'humilie en planquant dans un placard un amant bedonnant. Elle devait avoir sacrément faim pour en arriver à cocufier son conjoint avec un type aussi peu appétissant. Mais Joe n'a pas toujours été ce privé méprisable et alcoolo. Quelques années auparavant, il sert dans la CIA. La gloire : il sauve même la vie au président Jimmy Carter en réceptionnant quelques balles. Cependant, une regrettable initiative anéantit la carrière prometteuse de Joe. Garde du corps d'un sénateur influent, il rosse celui-ci, trop vache en amour à son goût. Et voilà Joe Hallenbeck éjecté de la CIA, brisé.

Lorsqu'on lui propose une affaire douteuse d'extorsion de fonds, de chantage politique, il tombe sur Jimmy Dix, un loser de son gabarit, ex-gloire du football américain, un lanceur comme jamais les L.A. Stallions n'en ont connu. Compromis dans une sordide histoire de dessous de table, de dopage, Jimmy Dix doit se retirer de la compétition. Pour faire bonne mesure, dans la même semaine, il perd sa femme et son fils dans un accident de la circulation. Depuis cette retraite et ce célibat forcés, il fréquente des boîtes glauques, se shoote aux anabolisants, écluse des hectolitres de bibine.

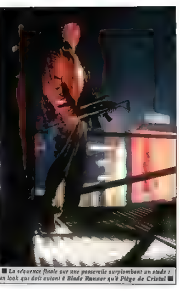
Joe Hallenbeck et Jimmy Dix ne pouvaient que s'entendre après quelques préliminaires un peu rudes, mais toujours nécessaires pour installer durablement une réelle amitié virile. *"A l'origine je devais simplement écrire une détective-story mais dès que j'ai couché sur le papier les premières séquences avec Jimmy Dix, j'ai constaté que son personnage était capital. Les rapports entre le privé et l'athlète, deux sinistrés de professions violentes devenus des cibles dans un univers encore plus violent, commencèrent dès lors à me motiver. Et puis il me semble que le monde du football américain est le cadre idéal à un film noir contemporain. Glamour et avidité, bravoure et corruption s'y mêlent étroitement. Les sportifs possèdent cette sorte d'ambiguïté morale à laquelle un type cynique comme Joe Hallenbeck peut très bien s'accommoder"* poursuit Shane Black. Cette histoire vaut-elle donc 1.750.000 dollars ? Dans les années 70, elle aurait tout juste coûté un cachet syndical. Dans les années 90, elle vaut de l'or. Pourquoi ? Shane Black croit simplement dans les vertus morales de ses personnages, appuyé par le producteur Joel Silver, celui qui raque. *"Ce que j'ai d'abord perçu dans le scénario du **Dernier Samaritain** va bien au-delà du classique 'deux gars qui ne peuvent pas s'encaisser et qui apprennent à se respecter'. **Le Dernier Samaritain** est une histoire de rédemption. Joe Hallenbeck et Jimmy Dix sont deux paumés qui parviennent à se retrouver en s'entre-aidant, en regroupant leurs efforts dans une cause commune".* Faut bien que Joel Silver justifie le chèque libellé au nom de Shane Black. Mais l'opération financière a, depuis, largement porté ses fruits...

Tout scénario de Shane Black qu'il est au départ, **Le Dernier Samaritain** n'en reste pas moins un pur produit Joel Silver, un film d'action très spectaculaire dont la seconde moitié emprunte aux **Arme Fatale** ses extravagances pyrotechniques, ses cascades spectaculaires, ses violences complaisantes, son machisme élémentaire. Pas de doute, **Le Dernier Samaritain** porte bien le sceau, l'estampille de son richissime producteur.

marque de fabrique

Une production Joel Silver répond impérativement à certaines règles draconiennes bien établies. Aux scénaristes et réalisateurs de s'y conformer. Depuis ses débuts dans la production, Joel Silver promulgue le film macho. Chez lui, pas de femme, sinon des potiches, des salopes. Quand elles sont des guerrières, Maria Conchita Alonzo dans **Predator 2**, Joel Silver leur colle un gosse





■ *La séquence finale sur une passerelle surplombant un stade : un look qui doit autant à* ***Blade Runner*** *qu'à* ***Piège de Cristal*** ■

en gestation. Généralement, les femmes se font abattre (y compris Patsy Kensit dans **L'Arme Fatale 2**) ou refilent au héros une vilaine maladie vénérienne (**Ricochet**). Formé à l'école Silver, Shane Black ne cherche pas à détourner les réglements. La petite amie de Jimmy Dix (une strip-teaseuse noire) dégage au bout de dix minutes tandis que l'épouse de Joe Hallenbeck verse dans le cliché de la femme délaissée ayant besoin d'affection. Elle trompe son mari avec un chicanos ventripotant ; c'est donc une pouffiasse !

Malgré la volonté de Shane Black de retrouver toute la texture et la fibre du film noir, **Le Dernier Samaritain** ne se risque pas à engager une femme fatale dans l'action. Nous sommes donc en présence d'un film de mecs, d'un film à couilles. *"Nous ne sommes pas des gonzesses"* pourrait proclamer Joel Silver au générique de toutes ses productions. **De Commando aux Aventures de Ford Fairlane** (l'Everest du roulement de mécaniques, du sexisme), le tycoon affiche un mépris souverain de la gent féminine. Joel Silver se pourlèche également les babines au spectacle de la violence, de la hard violence. Chez lui, on ne comptabilise jamais les cadavres. Et quant on les mutile bien, c'est encore mieux. Généralement, les uppercuts sont aussi sonores que les coups de latanes dans les films de kung-fu, les impacts de balles bien soulignés, les héros dégustent un maximum comme Alain Delon du temps où il aimait en prendre plein la gueule dans les polars maso genre **Le Battant**. Dans **Predator**, Arnold reçoit la fessée de sa carrière, dans **L'Arme Fatale**, Mel Gibson est soumis à la gégène et Bruce Willis, dans **Piège de Cristal** et sa suite, ressort de l'aventure meurtri de partout. Le même, sous les bons auspices du **Dernier Samaritain**, réceptionne trois impressionnants coups de poing à la mâchoire avant d'en décocher un, mortel il est vrai !

Joel Silver aime aussi à pimenter ses multiples sévices de quelques friandises gore, mais pas trop, histoire de ne pas effaroucher le grand public. Exemple probant dans **Le Dernier Samaritain** : un méchant chute dans le vide avant de se faire découper en tranches par les pales d'un hélicoptère !

Telles sont les constantes de l'univers de Joel Silver. Producteur autoritaire, soucieux d'imprimer sa marque de fabrique sur la pellicule de tous ses films, il contribue aussi à restaurer les fastes du grand spectacle hollywoodien. Silver use et abuse du professionnalisme de ses artificiers, dynamite villas, avions et voitures, détruit systématiquement ses plus imposants et coûteux décors. Dans **L'Arme Fatale 3**, il vient de pousser le vice jusqu'à racheter un immeuble promis à la démolition pour le bonder d'explosifs et le réduire en petits tas de décombres ! Dans cette logique, **Le Dernier Samaritain** tient à peu près toutes les promesses d'une production Joel Silver. D'où l'étrange mariage du film noir classique, désenchanté, aux débordements onéreux dignes de **L'Arme Fatale**.

grandes pointures

Au producteur Joel Silver, il faut des génériques de grand luxe. Selon les critères hollywoodiens, le réalisateur Tony Scott fait office d'autorité dans son domaine. Ce domaine : le cinéma-pub étalé sur deux heures et croulant sous les artifices esthétisants. Dans **Top Gun** et **Jours de Tonnerre**, le frère de Ridley Scott montre à quel point il se fout des personnages et des intrigues pour coller des filtres oranges sur les ciels bleus, pour placer hors-champs des ventilateurs destinés à onduler des voiles blancs. Insupportable. Très fier de ses effets chichiteux, Tony Scott les abandonne subitement dans **Le Dernier Samaritain**. Bien sûr, il demeure encore quelques indices regrettables témoignant de ses goûts plastiques. Mais, comparé à **Top Gun**, **Revenge** et **Jours de Tonnerre**, **Le Dernier Samaritain** paraît d'une rigueur presque zen. *"Après* ***Jours de Tonnerre***, *j'ai essayé de me lancer dans un film de guerre se déroulant en Afghanistan. Mais l'écriture du scénario s'est éternisée. Puis* ***Le Dernier Samaritain*** *est arrivé"*. Arrivé à temps pour prouver que le frangin Scott vaut mieux que ses antécédents. Avec juste ce qu'il faut de classe, avec une connaissance parfaite de ce qu'il faut pour meubler harmonieusement le cinémascope, Tony Scott fait mieux que Richard Donner dans les **Arme Fatale**, mais moins bien que John McTiernan dans **Piège de Cristal** évidemment. Avec davantage de virtuosité que le premier mais sans le génie du second, il s'offre même le luxe de quelques gunfights anthologiques, d'ailleurs piqués aux thrillers du Chinois de Hong Kong, John Woo. Mais contempler Bruce Willis, courant à perdre haleine, faisant feu comme une batterie de DCA sur ses adversaires détonne singulièrement par rapport aux mornes et habituels échanges de coups de feu de derrière les carrosseries.

Devant la caméra, Bruce Willis abandonne l'auto-parodie de **Hudson Hawk** pour le cynisme et l'ironie cinglante. Par réaction à son numéro d'Arsène Lupin clownesque précédent, le rôle d'un échec cuisant ? *"Je ne pense pas que* ***Hudson Hawk*** *soit un mauvais film. Beaucoup de gens l'ont aimé, mais les critiques sont parvenus à dissuader des tas de gens d'y aller. Les critiques n'aiment pas ma façon de jouer, ce que je suis, la manière dont je me comporte dans la vie. A la sortie de* ***Hudson Hawk***, *ils m'ont fait payer le prix fort. Personnellement, je ne tiens même pas à essayer de plaire à ce type de presse"*. Cette presse qui cracha son venin en incendiant Demi Moore, Madame Willis à la ville, lorsqu'elle posa enceinte et nue à la une du mensuel *Vanity Fair* !

Par contre, pour **Le Dernier Samaritain**, pas un mot, pas une injure pour refuser l'évidence : Bruce Willis, dans le rôle du privé Joe Hallenbeck, montre, à ceux qui pouvaient encore en douter, qu'il possède l'étoffe des plus grands. Tout naturellement, il renoue avec le succès populaire. *"Je suis toujours surpris d'avoir du succès. Je n'y accorde pas grande importance. Vous savez, seulement deux de mes films ont rapporté beaucoup d'argent,* ***Piège de Cristal*** *et* ***58 Minutes pour Vivre***. *Mais le plus dur est encore de rester au sommet"* conclut Bruce Willis. Qu'il fasse encore quelques bons choix, comme celui du **Dernier Samaritain**, et il est certain d'y stationner longtemps.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Warner Bros présente Bruce Willis dans une production Joel Silver *LE DERNIER SAMARITAIN (THE LAST BOY SCOUT*, USA - 1991) avec Damon Wayans - Chelsea Field - Danielle Harris - Taylor Negron - Noble Willingham **photographie** de Ward Russell **musique** de Michael Kamen **scénario** de Shane Black et Greg Hicks **réalisé** par Tony Scott

12 février 1992 **1 h 46**

CONTESTABLE

J.F.K.

Qui a tué John Fitzgerald Kennedy ? Le bouc émissaire Lee Harvey Oswald ? Non. Malgré une éclatante démonstration logistique et un dossier souvent argumenté, Oliver Stone ne colmate pas toutes les brèches.



■ *Kevin Costner est Jim Garrison, nouveau héros des USA* ■

Oliver Stone est-il PARANO ?

Passé les couplets genre "Bon sang, mais c'est bien sûr" lignes de Raymond Souplex dans *Les Cinq Dernières Minutes*, le J.F K. d'Oliver Stone aurait de quoi laisser perplexe Columbo. Question inspecteur, Oliver Stone hérite plutôt de Clouseau, le gaffeur des **Panthère Rose**. *"Premièrement, j'ai tourné J.F.K. parce que j'ai pensé que cela ferait un excellent thriller, un polar à la Dashiell Hammett, où l'on verrait le procureur d'une petite ville, Jim Garrison, suivre une piste minuscule et déboucher sur un gigantesque complot"* Une erreur, une seule mais de taille, condamne un cinéaste qui se réclame pourtant d'un des maîtres du roman noir. Trois heures durant, Stone ne cesse de citer des noms, d'accuser des personnalités en poste, de dénoncer le cartel militaro-industriel américain. Et, soudain, pour relancer l'action, pour bien expliquer à son audience la progression de l'enquête, il sort de sa manche un certain Monsieur X, lequel se répand abondamment en confessions, en divulgations de dossiers classés "top secret". En fait, ce Monsieur X providentiel qui prend l'initiative de contacter Jim Garrison-Costner est une ruse de scénariste destinée à pallier la mémoire défaillante des spectateurs ramollis du ciboulot. Dans le bouquin du procureur Jim Garrison, une manne où Stone picore son scénario, l'intervenant se nomme Richard Case Nagell et tient des propos pour le moins vagues. Oliver Stone invente donc, purement et simplement, ce personnage, histoire de balancer "sa" vérité, à savoir que CIA, FBI, généraux, industriels et membres influents du gouvernement sont de mèche dans l'assassinat de Kennedy.

Qui est donc ce X pourtant interprété de façon convaincante par Donald Sutherland ? Réponse de Stone : entre autre, un agent des services secrets chargé de la protection des grands de ce monde et de missions de sauvetage à l'étranger. Le X en question, vu sa position, soulage donc sa mauvaise conscience et appelle Jim Garrison. Il cite des faits connus mais évite de prononcer des noms ; il parle du Général Y. Pratique, mais pas très sérieux dans une enquête. En fait, et en résumé, Monsieur X, un type qui n'existe que dans l'imagination d'Oliver Stone, tombe du ciel pour récapituler l'action, puis balancer un bonhomme rigoureusement anonyme et enfin souhaiter bonne chance à son confident. Evidemment, pour éviter d'être repéré, X donne rencart à Jim Garrison à Washington, à quelques pas de la Maison Blanche, lieu que ne fréquentent jamais les barbouzes de la CIA et du FBI bien entendu. Un peu de vraisemblance tout de même !

Oliver Stone ne se mouille guère en citant les dernières lettres de l'alphabet. Les personnes mises anonymement en cause sont probablement de trop gros poissons, toujours vivants, pour que le réalisateur les mentionne ouvertement. Par contre, lorsqu'il s'agit d'appeler des défunts à comparaître, Stone répond présent. Lyndon Johnson, successeur de Kennedy à la présidence des Etats-Unis, mort et enterré depuis des lustres, n'y coupe pas. *"Toutes les informations factuelles présentées dans le film sont authentiques. Nous sommes partis du rapport Warren et nous avons souligné ses contradictions. Il me semble que nos arguments se tiennent"* rajoute Oliver Stone. Toutes sauf l'intervention de Mr. X par la bouche duquel Stone accuse les hommes du rapport Warren d'avoir bâclé l'enquête pour n'impli-

quer que le seul Lee Harvey Oswald. Mais le geste d'Oliver Stone dépasse le simple raccourci. Il amène X à orienter le débat vers la guerre du Vietnam. Le cinéaste de **Platoon** et de **Né un 4 Juillet** avait encore un vieux compte à régler.
Oliver Stone n'a toujours pas digéré son séjour forcé au Vietnam. Qui l'envoie crapahuter dans les rizières en compagnie de milliers d'autres ? Ceux qui ont assassiné Kennedy évidemment ! Le président est tombé à Dallas parce qu'il ne souhaitait pas l'intervention américaine au Vietnam. Kennedy vivant, cette guerre n'aurait jamais eu lieu. C'est la version d'Oliver Stone. Pour contrer l'autorité présidentielle, généraux et marchands de canons se liguent donc contre Kennedy. Kennedy dans la tombe, le président Lyndon Johnson peut envoyer les troupes yankee dans l'ex-Indochine. L'Amérique redonne alors un peu de tonus à son industrie militaire et dégomme des communistes jaunes commandités par Moscou. D'une pierre, deux coups !
Oliver Stone en arrive à cette déduction par les arabesques les plus abracadabrantes. Cubains anti-castristes, anciens membres du Ku Klux Klan ayant juré la disparition de Martin Luther King, mercenaires fachistes, polices d'état CIA, FBI, stalinistes et, pour couronner le tout, la Mafia. Tous auraient trempé dans l'assassinat du 22 novembre 1963. Bref, le complot se situe, non pas à l'échelon national, mais à l'échelon planétaire. Comment, dans ce cas, ne pas céder à la paranoïa ? Oliver Stone y cède. Les suspects se comptent par centaines dans **J.F.K.**, tous brossés sur le modèle du manichéisme le plus élémentaire. Guy Banister, détective violent et véreux. David Ferrie, baroudeur gay, perruqué, les sourcils peints, Clay Bertrand, homme d'affaires suave, distingué, aimant lui aussi les hommes et organisateur d'orgies délirantes. Dean Andrew, avocat glouton tiré à quatre épingles, ne quittant jamais ses grosses lunettes noires... Là, Oliver Stone force la dose. Ses "méchants" il les veut bien méchants, bien typés, comme ses généraux mâchonnant de gros cigares dans les salons de leur état-major. Trop c'est trop. Au bout d'une heure, **J.F.K.** se métamorphose en version politique du feuilleton **Les Envahisseurs**. Jim Garrison, c'est désormais David Vincent, le chasseur d'extraterrestres ! Des complices, des témoins capitaux dégommés par la CIA. Oliver Stone en voit partout, à tel point qu'il passe en revue une liste spectaculaire de décès "accidentels" lors du générique final. Le cancer fatal de Clay Bertrand ? Un coup des services secrets bien sûr. Alors que Jim Garrison, dans son livre, laisse traîner quelques doutes sur la mort de David Ferrie, le réalisateur, lui, annonce explicitement que son suicide est également l'oeuvre de la CIA. Chez Oliver Stone, le doute, les points d'interrogation, les zones d'ombre n'existent pas. Ce sont ces salauds du Pentagone qui ont fait le coup. John Fitzgerald Kennedy est un saint homme, un pur Jésus Christ crucifié pour avoir voulu apporter la paix à une époque où la haine et la guerre étaient rentables.
La fève dans cette grosse pâtisserie : la plaidoirie finale de Kevin Costner. Comme John Wayne dans **Alamo**, le héros écolo de **Danse avec les Loups** part dans une diatribe vantant les mérites d'une démocratie menacée. Des nuances ? Niet. Noir c'est noir. Pour un peu, Kevin Costner lancerait le fameux *"eh, si mon pays m'aimait autant que je l'aime"* de Stallone-Rambo.
"Je ne dis à aucun moment "voici ce qui s'est réellement produit et voici les coupables". Je n'aurais pas cette audace, je ne prétends pas tout savoir. J'ai simplement réuni toutes les hypothèses en une vaste mosaïque, j'ai suivi les indices et j'ai tiré mes conclusions. Mais encore une fois, je présente celles-ci comme de simples suppositions, non comme des conclusions définitives" place prudemment Oliver Stone. D'un côté, il affirme des choses en accumulant les preuves, en usant de quelques subterfuges, en montrant du doigt des coupables. De l'autre, il arrondit les angles, atténue, minaude, joue les coquettes. Mais, justement, un dossier épineux comme celui de **J.F.K.** ne peut souffrir ce genre de comportement, le cul entre deux chaises. Des doutes, des hésitations, on peut légitimement en avoir plein la tête. Dans ce cas, ne faudrait-il pas mieux s'abstenir ? Oliver Stone, en alimentant un feu désordonné mais bien nourri, parvient néanmoins à relancer la polémique. La mauvaise conscience américaine aidant, c'est un bien piètre exploit.



■ Marc TOULLEC ■



■ *Kevin Costner teste la prétendue arme du crime : le fusil de Lee Harvey Oswald* ■



■ *Jim Garrison et Monsieur X : la séquence la plus contestable de J.F.K.* ■

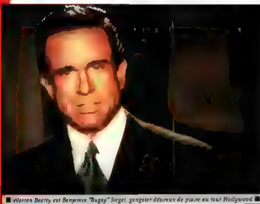
Warner Bros présente Kevin Costner dans une production Ixtlan Corporation/Studio Canal +/ Algor Films *J.F.K.* (USA - 1991) avec Sissy Spacek - Tommy Lee Jones - Laurie Metcalf - Gary Oldman - Michael Rooker - Jay O. Sanders - Jack Lemmon - Donald Sutherland - Tomas Milian - Vincent d'Onofrio - Joe Pesci - Sally Kirkland - John Candy photographie de Robert Richardson musique de John Williams scénario de Oliver Stone & Zachary Sklar d'après les livres de Jim Garrison et Jim Marrs produit par Oliver Stone et A. Kitman Ho réalisé par Oliver Stone

29 janvier 1992
3 h 10

GLAMOUR

BUGSY

Un gangster se fait la coqueluche du tout Hollywood et rêve d'une ville-casino du nom de Las Vegas. Assassin, mondain, beau parleur et visionnaire, Bugsy Siegel est ce mélange contre-nature de malfrat et de vedette de cinéma...



Warren Beatty est Benjamin "Bugsy" Siegel, gangster désireux de plaire au tout Hollywood

Une bien belle histoire au sein de la mythique pègre américaine, celle de Benjamin "Bugsy" Siegel, un homme de main qui grimpe tous les échelons durant la prohibition pour devenir le n°2 sur la côte Ouest des Etats-Unis. Pour brosser le portrait de ce gangster d'exception, Warren Beatty et son réalisateur, Barry Levinson, choisissent le romantique, le glamour, le stress, les paillettes, le clinquant d'un Hollywood dont Bugsy rêve de devenir l'une des stars. *"Il est une vedette dans une ville de vedettes. Bugsy se comporte comme une star de cinéma. C'est là sa perception du monde, sa réalité aussi. Les journaux de l'époque le décrivent comme un joueur. Le personnage est séduisant, intelligent. C'est un homme à femmes. Il possède également des côtés nettement plus sombres, des faiblesses très complexes"* Tel est le Bugsy de Barry Levinson, extrêmement élégant, quelque peu narcissique, soudain sujet à des excès de colère allant parfois très loin dans la violence. En optant pour cette version des dernières années de sa vie, Barry Levinson refuse du même coup d'en expliquer l'irrésistible ascension sociale, le besoin de reconnaissance dans la jet-society, le désir maladif d'être considéré comme une star...

bugsy/beatty

"Je pense que ce sont surtout les rapports entre Bugsy et Hollywood qui m'ont intéressé. Bugsy se lie à la cité du cinéma comme jamais gangster ne l'a fait auparavant. Plus que n'importe qui d'autre, il veut devenir comédien" explique Warren Beatty. *"Les gangsters essaient de copier Hollywood et Hollywood essaie de copier les gangsters"*. La démonstration de Barry Levinson est éclatante, conforme à la réalité des années 30/40. Dans les clubs les plus mondains de Los Angeles, vedettes de cinéma et malfrats en complet-veston portent des toasts, dansent avec les mêmes starlettes, se congratulent mutuellement. *"Hollywood a souvent été accusé d'adoucir l'image des gangsters. Mais les gangsters se sont emparé du glamour hollywoodien pour se dissimuler, pour cacher leurs penchants pour la violence, leur côté sociopathe. Bugsy use également du glamour pour se masquer. Il évolue facilement dans la société hollywoodienne grâce à son charme, son élégance, ses allures de star... Tout contribue à cacher ce dont il est vraiment capable : tuer par exemple. Nous n'avons pas tenu à assainir Bugsy. Dans le film, nous disons simplement au public : "tenez, voici le gars. A vous de le juger à votre convenance"* relance Barry Levinson, froid, clinique, dur lorsqu'il filme les colères tonitruantes de son rôle-titre.

Même George Raft, contemporain de Bogart et James Cagney, taille la bavette en compagnie des suppôts de l'Honorable Société. Bugsy tout particulièrement, son vieux copain de toujours. *"George Raft et Bugsy ont grandi ensemble. Tous deux évoluaient dans des mondes que le public imagine mythologiques. A l'époque, gangsters et gens de cinéma ne cessaient de se jeter des coups d'oeil, de s'observer"* témoigne Joe Mantegna



■ *La première rencontre entre la comédienne Virginia Hill et Bugsy Siegel* ■

interprète de George Raft, une belle erreur de casting. Physiquement, les deux acteurs ne se ressemblent absolument pas. Le Raft de Barry Levinson passe pour être un type éduqué, parfaitement à sa place dans le luxe hollywoodien. Le vrai Raft sait à peine lire et ses manières sont celles d'un rustre. *"Bien qu'étant une star, George Raft n'est à l'aise qu'avec des types comme Bugsy. Son comportement s'avère un peu plus, disons rugueux, que celui des mondains dans la place"* reconnaît néanmoins Joe Mantegna, qui fut un mémorable mais pitoyable tueur de la Mafia dans **Parrain d'un Jour**. Mais Barry Levinson n'a pas la tête au réalisme servile. Son Bugsy doit, avant tout, refléter une vision hautement glamoureuse de l'histoire, avec juste ce qu'il faut de faits réels pour ne pas déflorer l'idéalisme des personnages, leur aura légendaire.

"Bugsy porte toujours des vêtements colorés, s'habille avec goût. Très vaniteux, il parle en articulant bien. Il fait des efforts pour perdre son accent de Brooklyn. De plus il emploie un vocabulaire très recherché" Warren Beatty surenchérit encore dans le glamoureux, montre son personnage bronzant sous des lampes, portant des masques de produits de beauté, se reluquant dans le moindre miroir, portant systématiquement une tenue correspondant scrupuleusement à l'environnement fréquenté. Narcisse dans toute sa splendeur. L'interprète récent de Dick Tracy profite de cette occasion inespérée pour ironiser sur sa propre image de star à l'usage du public féminin. Cependant, sous le vernis du dandy, Warren Beatty introduit ce grain de folie, tour à tour lugubre et fascinant, qui épaissit une figure que le syndrome "gravure de mode" pourrait anéantir. Si le beau Bugsy Siegel résiste à l'épreuve du temps, et inspire ce film, ce n'est pas pour l'ampleur de sa garde-robe, c'est pour le rêve qu'il poursuit.

voir vegas et mourir

"Je ne crois pas que Bugsy soit vraiment intéressé par le profit et l'argent. Une vision incroyable le hante : créer, au milieu de nulle part, une ville vouée au jeu" dixit Barry Levinson. Au départ, il y a donc quelques baraques plantées au centre du désert, un casino minable, une douzaine de péquenots. Ce patelin de sable : Las Vegas. En un éclair Bugsy imagine une ville entière bâtie autour d'un hôtel-casino, le Flamingo. *"L'idée paraît d'abord si absurde que tout le monde s'accorde à penser que Bugsy perd la boule. Mais la raison de ce rêve fou se situe au-delà du désert du Nevada. Bugsy espère en fait rentrer dans le rang, devenir respectable. Jusqu'à présent, il n'a fait qu'encaisser l'argent du racket sur les jeux clandestins. Malin, Bugsy sait également que le Nevada est le seul état des Etats-Unis où le jeu est légal. Arriver à exploiter cette veine ne peut donner au gangster qu'il est que la possibilité de se transformer en citoyen normal. Bugsy explore ainsi les différentes manières de s'en sortir. Plus que quiconque, Bugsy désire devenir une figure respectable"* ajoute Warren Beatty. Mais la quête d'une nouvelle conduite se déroule dans la douleur.

Pour construire le Flamingo, le pilier autour duquel doit pousser Las Vegas, Bugsy n'a le soutien que d'un seul allié, le gangster/homme d'affaires Meyer Lansky, un ami d'enfance. Cependant, des deux millions de dollars que doit coûter le Flamingo au commencement des travaux, l'enveloppe grimpe à six millions. Un tiers de la somme se volatilise et se pose sur le compte en banque de Virginia Hill, la maîtresse de Bugsy.

Sacrée garce cette Virginia Hill, le prototype même de la femme fatale, de la salope stylée qui sévit dans le cinéma des années 40. Cette Veronica Lake plus vraie que nature pigeonne Bugsy tout en vivant en sa compagnie une très orageuse liaison à base de cendrier dans la tronche et d'étreintes sauvages. *"Virginia se laisse séduire par le challenge que représente Bugsy. Son premier petit ami est déjà un membre du gang d'Al Capone, Joe Epstein qu'elle connaît depuis son enfance. Elle sort avec plusieurs autres gangsters avant de rencontrer Bugsy. Tous ses amants, elle a été capable de les dominer. Cependant elle doit désormais accepter d'être elle aussi dominée"* explique Annette Bening, récemment partenaire de Harrison Ford dans **A Propos d'Henry**.

Jusqu'au bout, Barry Levinson reste donc fidèle au glamour. Quand Bugsy et Virginia Hill, la croqueuse de diam's, s'embrassent une dernière fois sous une pluie battante, près d'un avion, le réalisateur de **Rain Man** et de **Good Morning Vietnam** renvoie aux images immortelles de Ingrid Bergman et Humphrey Bogart sur l'aéroport de **Casablanca**. Même du mauvais côté de la barrière, ce couple-là brille du plus bel éclat.

■ Marc TOULLEC ■

■ *Annette Benning est Virginia Hill, la femme fatale avide de puissance et de dollars* ■



Columbia/ Tri-Star présente Warren Beatty dans une production Baltimore Pictures/Mulholland Productions/Desert Vision Productions BUGSY (USA - 1991) avec Annette Benning - Harvey Keitel - Ben Kingsley - Elliott Gould - Joe Mantegna - Richard Sarafian photographie de Allen Daviau musique de Ennio Morricone scénario de James Toback d'après le livre de Dean Jennings produit par Marc Johnson - Barry Levinson - Warren Beatty réalisé par Barry Levinson

18 mars 1992 **2 h 16**

EN LIBERTÉ DANS LES CHAMPS DU SEIGNEUR

Le cinéma d'Hector Babenco n'est pas un cinéma larmoyant. Pas question donc pour lui de nous faire chialer sur la cause des Indiens d'Amazonie. *En Liberté dans les Champs du Seigneur* nous met certes face à la situation qui a entraîné la destruction quasi-totale de la population amazonienne mais c'est aussi, et surtout, une grande aventure humaine.



■ *Aeore le chef des Niarunas* ■

En **Liberté dans les Champs du Seigneur**, ou le récit de deux aventures humaines. Celle de Lewis Moon, un pilote d'origine cheyenne, perdu dans un recoin d'Amazonie, qui croit découvrir ses racines et son identité parmi les Niarunas, une tribu d'Indiens dont la terre est convoitée par les blancs, avides des trésors qu'elle renferme. Et celle de Martin Quarrier, un missionnaire protestant faible et un peu bêta venu avec sa petite famille "civiliser" les indigènes du coin et dont les illusions s'effondreront les unes après les autres. Déjà, dans sa démarche, le livre, écrit en 1965 par un ethnologue américain, dont s'inspire **En Liberté...** est assez particulier. *"Le livre parle à l'époque d'écologie avant même que le mot ne fasse son apparition dans le dictionnaire. Il est écrit par un Américain qui juge très durement ses compatriotes. Cette histoire m'a donné l'occasion d'inverser les rôles. Pour une fois, ce n'était pas le Nord qui donnait son avis sur une histoire du Sud. Une histoire du Sud était enfin vue par les yeux du tiers-monde"*

prise de conscience

On a tendance à mettre un peu de côté, à rejeter tous les problèmes, toutes les causes humanitaires dont on nous parle à longueur de journée. Franchement, ça vous a fait prendre conscience du problème amazonien de voir Sting exhibant son chef Naomi à *Sacrée Soirée* ? **En Liberté...** réussit à à passionner même les plus réticents. Petit à petit, tout a l'air plus clair et l'implacable imminence de la destruction d'un peuple devient insupportable. Le processus a été le même pour le réalisateur lui-même. *"Je n'étais pas très au courant du sujet. Mais petit à petit, tout au long de mes recherches, j'ai pris conscience de l'importance du problème. J'ai passé plus d'un an à faire des recherches pour le film. J'ai lu tout ce qui existait sur le sujet, j'ai rencontré un tas d'ethnologues, je suis même allé dans des tribus indiennes en Amazonie. La conclusion que j'ai tirée de mes recherches est malheureusement bien pessimiste. Le mal est fait et il semble irréversible. La tribu Naomi, qui m'a servi de modèle pour les Niarunas, comptait des centaines de milliers de membres. Depuis l'arrivée de l'homme blanc, ils ne sont plus que trois ou quatre mille. Et ce chiffre est en constante régression. L'homme blanc, s'il n'a pas tué directement les Indiens, ne leur a apporté que des maladies contre lesquelles leur*

organisme n'était pas prêt à lutter, comme, par exemple la grippe. L'homme blanc leur a fait découvrir l'alcool aussi. Sous la pression des média, le gouvernement brésilien prend des mesures pour sauvegarder les peuples de la forêt. Mais ces mesures ne sont pas mises à exécution dans le sens où la plupart des soldats censés les faire respecter sont en fait du côté des chercheurs d'or"

Un peu comme les missionnaires du film dont la position ambiguë déplait au plus puriste et au plus intelligent d'entre eux, Martin Quarrier. Babenco filme ses missionnaires comme des attardés qui se mettent à pousser des cantiques en choeur dans leur chambre d'hôtel et se disputent les Indiens à "civiliser" avec le prêtre catholique. Caricature ? "*Pas du tout*", répond Babenco. "*Ils étaient vraiment comme ça. C'étaient des puritains bien installés qui venaient de leur petite province américaine porter la bonne parole dans tous les coins du monde à des gens qui n'avaient rien demandé. Les pasteurs étaient des types arrogants et stupides qui donnaient aux Indiens des bibles traduites dans leur langue, avec quelques passages ajoutés à leur avantage. J'ai vu des photos de ces personnes. Les couples étaient aussi dépareillés qu'ils le sont dans le film. Si le pasteur n'était pas très beau, sa femme était une jolie fille du type germanique, grande, svelte et blonde, comme Darryl Hannah, qui réalise dans le film une remarquable performance, à contre-courant de tout ce qu'elle avait fait jusque là. Ou alors, ils étaient beaux mecs et leur femmes étaient de grosses dondons. Ces gens étaient grassement rémunérés. Ils ont fait énormément de mal aux Indiens*"

un tournage infernal

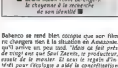
Babenco a tenu à ce que son film soit réaliste dans les moindres détails. Le tournage a duré sept mois, soit une durée trois fois supérieure à la moyenne, et s'est déroulé presque entièrement en Amazonie. "*C'était un tournage plus que difficile. Je ne voulais pas tourner mon film dans un vrai village pour ne pas que ce que je raconte dans le film ne se reproduise. J'ai donc tout reconstruit ailleurs. Enfin, pas moi exactement, de vrais Indiens l'ont fait. Ceux qui dans le film interprètent les Niarunas. Pour recruter ces Indiens, j'ai agi comme je l'avais fait pour Pixote. J'ai repéré des gens dans la rue et pendant quelques jours, je les ai suivis. Celui qui joue Aeore, le rival de Moon, je l'ai recruté dans un terminal de bus. Il essayait de trouver de l'argent pour rentrer dans sa réserve indienne ! Ces indiens se sont donc occupés de construire un village à l'image de celui dont on les avait chassé. Dès qu'ils sont arrivés dans la forêt, ils se sont débarrassés de tous leurs vêtements et ont retrouvé leur vraie nature. Donc, pendant sept mois, on a vécu là, toute l'équipe dormant dans un minuscule bateau. Le tournage s'est déroulé dans des conditions éprouvantes : 42 degrés et une humidité infernale"*

Gênés sans doute par les accusations que portent Babenco, les Américains n'ont pas fait un très grand accueil au film. Il sera loin, très loin, du succès d'un film qui lui est finalement assez proche, **Danse avec les Loups**. "***Danse avec les Loups**, par ailleurs un excellent film, ne va pas jusqu'au bout. Après tout, le héros n'a pas les couilles de se marier avec une vraie sioux. Et puis, la fin du film est presque optimiste. Celle de mon film est terriblement pessimiste. Le seul personnage qui prend conscience de la situation et tente d'arranger les choses meurt sauvagement. Peut-être que les gens ne veulent rien savoir. Et puis finalement, c'est une histoire très anti-américaine. Je suis très curieux de savoir comment va réagir le public français"*



■ *Les apports de l'homme blanc aux Niarunas : haine et destruction* ■





■ *Lewis Moon (Tom Berenger), le cheyenne à la recherche de son identité* ■



■ *Andy (Darryl Hannah), fille de missionnaire en proie au doute* ■

Babenco se rend bien compte que son film ne changera rien à la situation en Amazonie, qu'il arrive un peu tard. "*Mais ça fait près de vingt ans que Saul Zaentz, le producteur, essaie de le monter. Et seul le regain d'intérêt pour l'écologie a aidé la concrétisation de ce projet. Je sais bien que je ne peux plus changer grand chose aujourd'hui, mais faire ce film m'a permis de prendre conscience. J'espère que le public en fera de même*" Un souhait exaucé. **En Liberté dans les Champs du Seigneur** à la fois cause humanitaire et grand spectacle, devrait ouvrir les yeux de ceux qui les ferment habituellement.

■ Propos recueillis et intégrés par **Didier ALLOUCH** ■

UIP présente Tom Berenger et Aidan Quinn dans une production Saul Zaentz Company *EN LIBERTE DANS LES CHAMPS DU SEIGNEUR (AT PLAY IN THE FIELDS OF THE LORD*, USA, 1992) avec John Lithgow - Darryl Hannah - Kathy Bates - Tom Waits **photographie** de Lauro Escorel **musique** de Zbigniew Preisner **scénario** de Jean-Claude Carrière et Hector Babenco d'après le roman de Peter Matthiessen **produit par** Saul Zaentz **réalisé par** Hector Babenco

26 février 1992 **3 h 06**

RUSSELL MULCAHY

RICO

***Razorback*, *Highlander*, *Highlander le Retour*... Virtuose du vidéo-clip, l'Australien Russell Mulcahy ne lésine jamais sur les mouvements de caméra, les montages speedés, les éclairages délirants. Dans *Ricochet*, il ne fait pas exception à la règle. Mais ce qui fonctionnait superbement dans *Highlander* ne tourne pas forcément rond dans cette histoire de malfrat maugréant une vengeance particulièrement vache...**



Earl Blake (John Lithgow) dans sa cellule. Un compagnon de chambrée à éviter !

Que reste-t-il aujourd'hui de *Highlander 2* ?

En tant que réalisateur, j'ai une certaine responsabilité sur le film. Je voudrais donc présenter mes excuses à tous ceux qui l'ont vu. Contractuellement, j'ai été contraint de le mettre en scène. Malheureusement, j'ai filmé un scénario d'une stupidité incroyable. Même s'il reste encore de bons moments dans **Highlander 2**, l'histoire est idiote. Je n'ai vu le film que très récemment et j'ai à peine reconnu ce que j'avais tourné. Je n'y comprends rien. Au milieu du film, les monteurs ont intégré des séquences qui devaient se situer au début. Je n'ai pas pu supporter la vision du film plus d'une heure. Dommage, les producteurs ont ainsi exclu toute possibilité de tourner d'autres séquelles à **Highlander**. Je ne préfère pas trop m'étendre sur le sujet ; c'est un trop mauvais film, une histoire de science-fiction de deuxième zone, tout ce qu'**Highlander** ne devait pas être. **Highlander** est un film romantique, épique, une réflexion sur l'immortalité, la douleur, les passions de la vie. **Highlander 2** pouvait approfondir tout cela. Et il a tout gâché.

Après *Highlander 2*, vous deviez tourner *Les Garçons Sauvages* d'après William Burroughs.

Le projet n'est pas abandonné. Je ne sais pas encore si je vais m'y atteler immédiatement, mais je ne l'oublie pas. J'ai vu **Le Festin Nu** de David Cronenberg, inspiré d'un autre livre de William Burroughs. C'est excellent. Je pense que le succès du **Festin Nu** peut ouvrir la voie à d'autres adaptations de cet écrivain et faciliter la production des Gar-

CHET



cons Sauvages. Pour l'instant, je travaille sur un thriller avec Michael Caine. Le film sera très british, très années 50/60.

Comment vous êtes-vous retrouvé sur *Ricochet* ?

A plusieurs reprises par le passé, j'ai rencontré le producteur Joel Silver. A chaque entrevue, nous nous promettions de faire un film ensemble. Il m'a finalement proposé le script de **Ricochet**. Il y était question d'un flic alcoolo, proche de Mel Gibson dans **L'Arme Fatale**. L'histoire nous plaisait beaucoup. Denzel Washington voulait vraiment faire ce film. Nous avons alors retravaillé le script de la première à la dernière ligne pour y introduire une histoire de vengeance, de média manipulés. On a sucré le côté looser du héros. On voulait un thriller, un film d'action dans le style de ceux des années 50.

Plusieurs personnes se succèdent donc sur le scénario. A Hollywood, c'est une véritable maladie de bidouiller les scripts dans tous les sens...

Sur **Ricochet**, nous avons utilisé trois scénaristes. C'est raisonnable. Du scénario original de Fred Dekker, nous avons conservé peu de choses, si ce n'est le titre du film et certains personnages. On a ensuite recruté Menno Meyjes, un scénariste formidable qui a bouleversé toute l'histoire en accentuant tout ce qui concernait la vengeance, l'usage de la drogue. Comme Menno Meyjes n'avait guère de temps à nous consacrer, nous avons appelé Steven De Souza, un scénariste familier des productions Joel Silver. Pendant les différentes phases d'écriture de **Ricochet**, je suis demeuré aux côtés des scénaristes. Avec le producteur, nous formions une équipe soudée, bossant parfois nuits et jours pour terminer dans les temps.

On a du mal à comprendre pourquoi votre dernier film s'appelle *Ricochet*...

Dans une des scènes fortes de l'histoire originale de Fred Dekker, il y a une balle qui ricoche. Dans les versions suivantes du film, on a laissé tomber ce détail, tout en gardant le titre. Mais le terme "ricochet" a une dimension plus métaphorique, plus ésotérique. Dans le film, j'évoque la façon dont un événement peut rebondir, revenir à la surface et affecter votre vie entière. L'expression acquiert donc une dimension métaphysique ; la réalité du ricochet de la balle n'existe plus et le tueur Earl Blake revient ainsi dans la vie de Nick Styles comme un boomerang, ou par ricochet.

Nick Styles justement. Il paraît sympa dans les premières minutes en flic débutant. Ensuite, il se transforme en véritable yuppie.

C'est vous qui le dites. Nick Styles commence dans la vie comme flic patrouillant dans les rues. Il se prend en main, devient un avocat apprécié au point d'assister le procureur général. Consciemment, il n'était pas question de raconter son ascension sociale. Nick Styles se marie, fait deux enfants, trouve un bon job. Je ne crois pas que ce soit un crime.

Pour Earl Blake, c'en est un pourtant !

Oui. Mais je ne crois pas que le personnage de Denzel Washington soit conscient de son statut de yuppie. C'est un type qui parvient à une certaine reconnaissance sociale grâce à son talent. Il devient assistant du procureur parce qu'il est compétent dans son domaine. Par contre, Earl Blake aurait souhaité parvenir à une situation aussi enviable dans la voie qu'il s'était tracée. En le mettant derrière les barreaux, Nick exacerbe encore ce désir et développe sa jalousie à un degré maladif.

Les rapports entre Nick Styles et Earl Blake sont assez ambigüs. Le tueur veut nuire à l'avocat sans toutefois le tuer..

Après une première rencontre, **Ricochet** met leur vie en parallèle. L'un tombe dans les limbes et vit dans un enfer carcéral, tandis que l'autre, acclamé, est porté aux nus. Au départ, les deux personnages ont en commun une grande ambition. Chez l'un d'eux, elle devient même maladive, obsessionnelle. Selon moi, **Ricochet** traite d'une obsession, celle d'un homme qui se voue intégralement à la destruction de l'existence de l'autre. **Ricochet** ne raconte pas le parcours d'un type voulant tuer un autre type. Earl Blake désire seulement que Nick Style vive dans une souffrance permanente, comme celle qu'il a connue en prison.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi le personnage de Ice-T accepte que Nick Styles piège son repaire de trafiquant de crack pour le faire exploser...

Odessa et Nick Styles ont grandi ensemble. Ils ont longtemps connu un destin commun avant de se séparer. L'un est devenu dealer, l'autre flic. Toutefois, il reste les miettes d'une profonde amitié entre eux. Lorsque Nick rend visite à Odessa dans sa crack-house, il ne l'arrête pas pour le mettre en tôle, il le met en garde. Dans cette séquence émotionnellement très forte, le personnage de Ice-T réalise que leur amitié demeure. Cet

■ *Nick Styles (Denzel Washington) défient Blake au sommet d'un immeuble* ■

avertissement. Il le met à profit et remercie Nick en lui abandonnant son repaire pour piéger Blake. Je pense que Odessa se satisfait de l'affaire dans la mesure où il dit en avoir assez du trafic de drogue

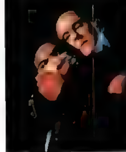
Earl Blake évoque quelque peu le Hannibal Lecter du *Silence des Agneaux*. Même visage poupin, même intelligence...

Dans **Le Silence des Agneaux**, Anthony Hopkins n'interprète pas un vrai maniaque Ce n'est pas lui qui conduit l'action en assassinant les jeunes femmes. Cependant, pour **Ricochet**, je ne me suis jamais référé au **Silence des Agneaux** Bien que partageant une grande intelligence, les deux hommes n'ont rien en commun. Il faut dire que les maniaques des années 90 ne seront plus des brutes épaisses ou des mécaniques stupides. Les beaux jours des **Halloween** et **Vendredi 13** sont terminés Je pense que les choses ont vraiment bougé grâce au méchant super-intelligent de **Piège de Cristal** Pour la première fois, le salaud s'apparente à un type extrêmement respectable avec qui vous pouvez déjeuner avant qu'il vous tranche la gorge. Depuis toujours, j'apprécie les méchants. La psychologie des chasseurs de **Razorback** et du Kurgan de **Highlander** me fascine J'aime leur apporter un rien de perversité supplémentaire. Blake, le dingue de **Ricochet**, est très intriguant A le voir, on ne peut se douter du danger qu'il représente. Dans la scène de l'anniversaire où il borde les enfants de Styles, le public s'inquiète de ce qui va arriver, mais rien n'arrive ! Le suspense se bâtit autour de ce qu'on ne voit pas. Il en va de même pour l'aspect physique de John Lithgow Il a la bobine de votre oncle, du voisin, une tête ordinaire, d'une parfaite innocence. Si, dès le départ, nous lui avions donné un visage typique d'assassin sadique, **Ricochet** n'aurait jamais créé le moindre malaise.

Question malaise, la séquence où Blake jette une pute atteinte de maladie vénérienne dans les bras d'un Styles drogué est pour le moins glauque...

Cette séquence a été très réduite au montage A l'origine, elle durait dix bonnes minutes. Nous avons également sucré une scène sous la douche entre Denzel Washington et John Lithgow Toujours drogué, Styles se laisse entraîner dans la salle de bain par Blake. Le procureur se déshabille et se savonne devant son bourreau. Je voulais que le public croit au viol de Denzel Washington par John Lithgow, non pas physiquement mais dans son intimité Lors des sneak-previews, le public s'est senti indisposé. Des personnes se sont levées pour réclamer ma tête Ils pensaient sans doute que le méchant avait abusé du héros Immédiatement, nous avons été contraints de couper la séquence dans son intégralité. Je conserve toutefois une copie vidéo incluant ces quelques minutes. Par contre, l'intervention de la pute n'a gêné personne parce que c'est une fille Cette scène n'est pas sexy, mais violente, dégoûtante. Si vous la trouvez bandante, c'est que vous êtes vraiment atteint

Niveau violence, vous mettez vraiment le paquet. Notamment dans l'évasion de la prison. Perceuse, petite scie circulaire... Vous y allez fort !



■ *Blake drogue Styles avant de le soumettre à une série d'épreuves* ■

La violence n'est pourtant pas gratuite dans **Ricochet** Elle exprime quelque chose. A ce moment du film, j'avais besoin d'une scène qui marque une rupture avec la première partie. Dès lors, on rentre dans la deuxième partie Pour clôturer ce segment, je devais bien insister sur la folie sanglante de Earl Blake. Avant cette évasion, il n'avait pas encore réellement fait la démonstration de ses "capacités" Le public qui pouvait encore penser qu'il était un gentil et intelligent malfrat constatait donc que ce dernier s'affichait en tant que dangereux psychopathe Pour arriver à cette réaction, il fallait que l'évasion soit très choquante. Ce sont là ses seuls vrais

agissements violents. Mais il fallait que les gens sachent, qu'à tout moment, il pouvait remettre ça. Les censeurs aux Etats-Unis ont admis que cette scène était nécessaire à **Ricochet**.
Nous vivons dans un monde à ce point dur que même la violence décrite de manière réaliste peut sembler irréelle. L'autre jour, j'étais dans une morgue pour les repérages du film que je vais bientôt tourner avec Michael Caine. Il y avait devant moi une dizaine de cadavres autopsiés, ouverts. Les gens circulaient comme si de rien n'était. J'ai observé ces corps dont l'un avait le pénis tranché , j'avais vraiment l'impression de regarder des mannequins. Dans notre civilisation, la mort, quelle qu'elle soit, n'est plus une réalité. Ce n'est pas comme au cinéma où tout est adouci, "glamourisé" par la caméra. Mais la vraie mort peut aussi être très cartoonesque, digne de Tex Avery

Une des séquences de *Ricochet* est particulièrement délirante. Celle du combat de gladiateurs dans la prison. On pense irrésistiblement à *Highlander* !

On n'arrête pas de me le dire. En fait, ce combat se base sur des événements réels. Nous avons effectué des recherches sur les bagarres dans les pénitenciers. C'est ainsi que nous sommes tombés sur cet affrontement où les combattants se protégeaient le corps en se scotchant dessus des annuaires. C'est surprenant mais cela est déjà arrivé Que j'ai auparavant tourné un **Highlander** rempli de duels à l'épée m'a également influencé. Tout peut arriver aux Etats-Unis. **Ricochet** est très américain bien que je sois Australien.

Votre mise en scène dans *Ricochet* est aussi débridée, extrême, que dans *Highlander*...

J'ai pourtant fait un effort conscient pour me concentrer sur les personnages et l'histoire Selon moi, **Ricochet** c'est du très sobre Russell Mulcahy Je ne crois pas que le visuel gêne le déroulement du scénario. Si vous pensez le contraire, qu'y puis-je ? Peut-être serais-je toujours un réalisateur sauvage. Mais **Highlander** et **Ricochet** sont très différents. Le premier ressemble à une bande dessinée. On m'accuse toujours d'avoir un style clipé. Je ne prends pas ça pour une injure. Pour beaucoup, je serai donc toujours un réalisateur de vidéo-clips faisant des films pour le cinéma Tant mieux, c'est mon background. **Ricochet** ne donne jamais dans le look clip. Ceci dit, j'attends toujours que les critiques m'expliquent à quoi correspond exactement le style vidéo-clip. Tous les clips sont différents. Ils ont en commun le fait d'être rythmés par une musique. Et comme on ne monte pas les films sur un tempo musical. je ne comprends pas très bien de quoi il en ressort.

■ Earl Blake, le truand au bel avenir gâché par un flic trop zélé ■

Vous y retournez de temps à autres, au clip ?

Cela fait un moment que je n'y ai pas touché. Cependant, je continue à réaliser beaucoup de spots publicitaires. Je travaille pour la télévision également Récemment, j'ai mis en scène un épisode de la série ***Tales from the Dark Side*** intitulé ***Split Second*** avec Brion James. J'ai demandé à *HBO*, le producteur jusqu'où je pouvais aller. Ils m'ont rétorqué que je pouvais aller jusqu'au bout, montrer des seins, des horreurs. des choses strictement interdites à la télévision américaine. sauf sur les réseaux câblés C'était fun. J'ai même filmé une séquence de découpage à la tronçonneuse. A la fin de la journée. j'étais couvert de sang synthétique. En rentrant chez moi, je me suis arrêté pour acheter des cigarettes. Tous les clients ont reculé lorsque je suis entré dans le bureau de tabac J'ai dû expliquer à tout le monde qu'il s'agissait là de sang hollywoodien. J'ai vraiment eu peur que le vendeur ne sorte son flingue.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ Un soupçon de gore pour rentrer dans les quotas de Joel Silver ! ■



BAIN DE JOUVENCE

HOOK

Hissez la grande voile et cap sur Neverland ! A la barre de cet imposant galion Hollywoodien, Steven Spielberg visualise le rêve qu'il lui restait encore à mettre en images...



■ *Robin Williams est Peter Banning, un Peter Pan qui a pris de l'âge* ■

Le premier tour de manivelle sur le plateau London des Studios gigantesques de Culver City, Los Angeles. Peu après que Steven Spielberg ait crié le premier "moteur" de 116 jours épuisants de tournage, débarque une fanfare menée par le réalisateur Richard **Arme Fatale** Donner, trompettant, tambourinant les thèmes des **Aventuriers de l'Arche Perdue** et autre E.T. Les prises de vues stoppent net. Surprise, surprise... Le copain Richard salue avec tout le faste qui s'impose la concrétisation du rêve de Steven. S'ensuit, en fin de journée, une "champagne party" gracieusement offerte par la production. Cette anecdote symbolise parfaitement l'envergure du projet de Steven Spielberg et ses associés. Comme il devient coutumier à chaque sortie de ce tonneau, **Roger Rabbit, Terminator 2 & cie, Hook** s'accommode d'un déluge de chiffres extravagants. 260 tonnes de matière plastique, 945 de peinture, 2.250.000 litres d'eau dans un gigantesque bassin, 16 kilomètres de cordages, 3.500 mètres de charpente... Tel est l'inventaire du directeur artistique Normand Garwood. Ici, on ne mégote pas. Pour réaliser son rêve de gosse, Steven Spielberg présente une addition totale de 70 millions de dollars. Mais, pour **Hook**, personne n'a osé songer à réduire la note et économiser les dollars. Peter Pan, la fée Clochette et consorts ne peuvent qu'évoluer dans un Neverland, le pays aux trois soleils et aux deux lunes, reconstitué dans ses moindres détails. Les rêves n'ont pas de prix.

rêver en filmant

"Hook est l'histoire d'un homme de 40 ans qui oublie qu'il était autrefois Peter Pan. Il est devenu un avocat spécialisé dans la finance. Il n'a pas le temps de se consacrer à ses enfants. Ce fou du travail perd progressivement son âme d'enfant. Lorsque ses gosses sont kidnappés par le Capitaine Crochet et amenés à Neverland pour l'attirer dans un piège, Peter Pan doit se souvenir qui il était vraiment avec l'aide de la Fée Clochette et des Gamins Perdus. Pour sauver ses enfants, il doit mener un ultime combat contre son vieil ennemi". Steven Spielberg résume promptement son **Hook**. Derrière ce bref exposé, on décèle déjà quelques notices biographiques expliquant la genèse du film. A l'époque de **Indiana Jones et la Dernière Croisade**, le cinéaste écourte le tournage à Venise, demande aux scénaristes d'éviter les séquences géographiquement trop éloignées de son domicile. Spielberg désire, en effet, regagner ses pénates tous les soirs, pour border sa petite famille. Pas étonnant qu'il se retrouve avec ce Peter Pan que les premières scènes de **Hook** baptisent Peter Banning. Peter Banning, l'homme de loi, époux d'une femme aimante, père d'une adorable petite fille et d'un charmant garçon.

"Il y a sept ans, je voulais réaliser un Peter Pan ressemblant à une version live du dessin animé produit par Walt Disney, un remake qui soit aussi fou et spectaculaire que le modèle et qui soit également très fidèle à la pièce de théâtre écrite par James Barrie" continue le cinéaste. Cependant, à l'époque, personne n'est en mesure de lui soumettre un script qui ne soit pas seulement une redite du dessin animé. Le scénariste débutant Jim Hart sera ainsi pour lui le sauveur providentiel.

■ *Peter Pan à l'abordage dans un décor grandeur nature* ■

En 1982, ce Jim Hart glandouille à Hollywood, essayant sans succès de placer ses synopsis. L'idée de ce **Peter Pan** remis au goût du jour lui vient à la vision d'un dessin naïf de son fiston de trois ans. "un crocodile en train de manger le Capitaine Crochet". En fait, le gamin explique à son père que le méchant pirate a survécu aux dents du saurien affamé. "*Deux ans plus tard, j'ai rêvé à un Capitaine Crochet revenant à la vie et devenant le pire des cauchemars de Peter Pan*" continue Jim Hart. Mais l'histoire ne prend pas forme aussitôt. Son agent le dissuade même de poursuivre ses efforts. Le film serait trop compliqué à mettre en route, avec trop de prises de tête en perspective pour des raisons de copyright.

la relance

"*Un soir, à dîner, mon agent me demande si Peter Pan est parvenu à grandir. En un déclic, l'histoire s'est mise en place : Le Retour du Capitaine Crochet ! Deux mois après, j'avais en main un premier jet de 25 pages. Peter Pan est un orphelin élevé aux Etats-Unis, marié à la petite fille de Wendy. Il devient un financier heureux de ses succès à Wall Street, mais stressé connaissant quelques problèmes de tour de taille. Ce Peter Pan ne dispose plus du temps nécessaire pour prendre soin de ses enfants. De plus, il a depuis longtemps oublié sa véritable identité...*" Jim Hart présente cette incroyable variation à sa famille, ses amis. Tous se montrent enthousiastes. Cependant, quand il frappe à la porte des studios, la déception est de mise. Le scénario déplait aux producteurs. "*Je me suis même présenté chez Walt Disney qui développait à l'époque sa propre adaptation du livre de James Barrie. Disney voulait un nouveau* **Peter Pan** *qui puisse compléter la version de 1953. Je pense que Jeffrey Katzenberg, le patron du studio n'avait guère confiance dans mes facultés de scénariste et considérait que mes options étaient trop ambitieuses. A ce jour, personne sauf moi ne pensait que je parviendrais au but que je m'étais fixé !*"

Au finish, Jim Hart trouve enfin des producteurs et un metteur en scène, Nick Castle, longtemps complice de John Carpenter. "*J'adore son* **The Boy who Could Fly**. *Nick Castle a été dans ce business, la première personne à réellement comprendre* **Hook**. *Nous avons commencé à travailler sur le scénario dans l'indifférence générale*" Tri-Star, acheteur du projet, se décide alors à mettre le film en route, mais à moindre frais. Une révolution de palais, de ces séismes fréquents à Hollywood, provoque la démission du boss en poste. Le nouveau, Mike Medavoy, flashe sur **Hook**, évalue son prix de revient entre 32 et 50 millions de dollars, décide que, vu l'investissement, des stars doivent figurer en tête de générique... Désormais, le petit Nick Castle paraît un peu maigrichon par rapport à l'ampleur que prend le film. "*Les comédiens de grande renommée se sentent à l'aise avec un certain type de cinéastes*" justifie le scénariste. Castle hors course, Mike Medavoy expédie le script à cinq réalisateurs d'imposante stature. Parmi eux, il y a Richard Donner qui, en mettant en scène une bande d'affreux garnements prenant possession d'un vieux gallon dans **Les Goonies**, semble prédisposé à mener à terme l'opération. Mais c'est son producteur, celui des **Goonies** justement, Steven Spielberg, qui l'emporte tout naturellement.


■ *Steven Spielberg et Dustin Hoffman sur le pont. Le navire Hollywoodien peut accoster* ■

le grand luxe

"*Depuis le tout début de ma carrière, je n'ai pas réalisé un film dépassant les 80 jours de tournage. Hook en a demandé 116. C'était encore plus dur que* **Rencontres du Troisième Type**, *car le travail se situait à tous les niveaux : maquettes, blue screen, plateaux géants, décors surdimentionnés, plans aériens et un casting de comédiens extraordinaires. Je n'ose pas compter le nombre de prises de vues. Toutefois, malgré cette infrastructure, l'histoire devait demeurer intimiste pour fonctionner. Un sacré numéro de jonglage*" Pour Spielberg, comme pour tous ses collaborateurs, le challenge de **Hook** tient essentiellement dans la création du Neverland imaginé au début du siècle par James Barrie. "*Neverland est une contrée totalement imaginaire. Aucune carte n'indique son emplacement. Prenez la deuxième étoile sur la droite et marchez tout droit jusqu'au matin. C'est là tout le génie de James Barrie,*



■ *Hook pique une colère et ordonne à ses pirates de se lancer à l'abordage* ■

bâtir un univers sans le localiser ni expliquer à quoi il ressemble. On a dû s'arranger pour remplir les blancs"

Avant même que ne lui arrive le scénario de Jim Hart, Spielberg connaît déjà son Neverland des combles de la cale au sommet du grand mât. **L'Aigle des Mers** et **Capitaine Blood**, tout deux avec Errol Flynn, et **Le Magicien d'Oz** déterminent le look à la fois flamboyant et artificiel de cet autre wonderland. Sur des plateaux aux proportions gargantuesques (ils vont jusqu'à atteindre 800 m2), pousse une armada de vaisseaux fantômes. *"Depuis l'Age d'Or, on n'a pas vu de tels plateaux à Hollywood. Aujourd'hui, ces décors immenses nous semblent extraordinaires. Dans les années 30 et 40, ils étaient pourtant monnaie courante. Ici, nous avons bâti un monde, comme l'ont déjà fait les gens du* ***Magicien d'Oz*** *et de* ***Autant en Emporte le Vent****, des films sur les plateaux desquels nous nous sommes installés. Le sentiment que ces lieux sont habités par leur histoire nous encourageait à aller de l'avant"* poursuit Steven Spielberg. *"Nous avions même dans l'équipe des gens qui ont travaillé dans les années 30 sur des classiques comme* ***Le Magicien d'Oz****, tourné à l'endroit même où nous faisions* ***Hook****. Ils disaient n'avoir jamais vu un plateau comme le nôtre"* continue la productrice Kathleen Kennedy.

Spielberg mise tout dans ses délirants décors. Son désir : retrouver la texture des films dont il se gargarise pendant son enfance, retrouver ce souffle épique, cette magie propre à quelques titres immortels. Même le responsable des cascades, Gary Hymes, reçoit des consignes qui vont dans ce sens. *"Steven m'a demandé de revoir des films comme* ***L'Aigle des Mers*** *et* ***Les 3 Mousquetaires*** *pour m'en inspirer. Sur* ***Hook****, nous avions une des plus belles brochettes de cascadeurs jamais utilisée à Hollywood pour la séquence de l'abordage : 175 personnes en action au même moment. On devait donc refaire les classiques d'antan, mais en douceur. Nous n'avons eu aucun problème, aucun blessé sur le tournage"*

Spielberg veut-il réussir ce que Roman Polanski a en partie raté dans son fastueux **Pirates** ? Certainement. Mais le vrai message de **Hook** se situe encore au-delà des galions et des abordages spectaculaires. *"Il y a du Peter Banning en chacun de nous. C'est certain pour moi. Il s'agit là d'un état d'esprit.* ***Hook*** *ne critique pas seulement le fait de trop se consacrer à son travail, mais aussi le fait de perdre de son imagination en devenant adulte. Peut-être que ce que James Barrie disait à son époque est toujours véridique aujourd'hui : "Vivre, grandir sera une grande et affreuse aventure"* justifie encore un cinéaste qui refuse lui aussi d'aborder des thèmes qui ne touchent pas à l'enfance, à la nostalgie. Ses projets immédiats en font un véritable Peter Pan : **Jurassic Park** et ses dinosaures synthétiques prenant vie, **Zorro** et son justicier masqué, **Cross My Heart** et ses gosses délurés.

d'un casting à l'autre

Robin Williams dans le rôle de Peter Pan/Banning est aujourd'hui une évidence. Qui d'autre que le prof du **Cercle des Poètes Disparus**, que le clodo mystique de **Fisher King** pouvait mieux restituer les tourments d'une enfance menacée ? Tom Hanks peut-être, comédien auquel songe Steven Spielberg après la sortie de **Big**, un film qui devait préparer le jeune comédien à son futur rôle virtuel. Cependant, l'agent du cinéaste, Michael Ovitz, offre les services d'un de ses plus fameux clients, Robin Williams. *"****Hook*** *vous rappelle que vous devez créer un vrai lien avec vos enfants. Le temps que vous passez en leur compagnie est précieux. Découvrir que vous pouvez être à la fois un adulte et un enfant émerveillé. Mon père était, d'une certaine manière, un Peter Banning. Il se trouvait toujours éloigné de nous. Bien qu'il nous assurait une vie confortable, il n'était pas assez présent à notre goût. Avec mes enfants, j'essaie de ne pas suivre son exemple"* commente le comédien le plus speed des Etats-Unis.

Par contre, le personnage du Capitaine Crochet ne trouve pas immédiatement acquéreur. *"Je voyais bien Sean Connery ou Kevin Kline au départ. Selon moi, Dustin Hoffman était bien trop petit, ce que pensaient aussi mes enfants, des indicateurs très fiables.*



■ *Julia Roberts est la fée Clochette. Taille : 10 centimètres !* ■

Tout d'abord, Dustin a refusé mon premier jet du scénario. Le second l'a séduit. Tandis que je reconsidérais sa candidature, lui-même, de son côté, changeait d'avis et voulait incarner le Capitaine Crochet. Interpréter ce personnage était un vieux rêve pour Dustin Hoffman" Toutefois, dans les lourds costumes du cruel pirate, Dustin Hoffman ne joue pas la caricature. Du grand méchant loup, il n'en veut pas. Son Capitaine Crochet doit rentrer dans la logique du film. *"Crochet représente le Mal, mais il est aussi l'un des personnages les plus honnêtes du film. Il ne ment presque jamais, se montre séduisant, drôle. Après avoir lu James Barrie, je me suis souvenu d'une phrase de Steven Spielberg : Peter Pan symbolise la jeunesse, la joie, l'innocence, des qualités que nous abandonnons en grandissant. Mais son discours ne se limite pas à ça. Les enfants peuvent vous mentir pour obtenir ce qu'ils désirent"* Pas si mauvais en fait le redoutable Capitaine Crochet. Les gamins mentent, pas lui. Il expose toujours ouvertement ses moindres désirs. *"Crochet dit aux enfants leur propre vérité, celle de leurs parents aussi. Il n'est pas aussi diabolique qu'il en a l'air, il n'essaie jamais d'offenser les gosses. Il leur expose simplement des faits. C'est ainsi que devraient agir leurs parents"* poursuit Dustin Hoffman. Capitaine Crochet, croquemitaine ou pédagogue malgré lui ? Pour le comédien oscarisé de **Rain Man**, le doute n'existe pas : le pirate est nécessaire à l'éducation des enfants.

Robin Williams est Peter Pan, Dustin Hoffman le Capitaine Crochet, Julia Roberts la Fée Clochette. *"Je désirais Meg Ryan, mais elle n'était pas disponible avant plusieurs mois. L'idée d'engager Winona Ryder m'a traversé l'esprit. Mais Steven Spielberg voulait Julia Roberts"* témoigne encore Jim Hart. Il la voulait, il l'a eue, la "Pretty Woman", ici réduite à une dizaine de centimètres de hauteur, papillonnant par les bonnes grâces des ordinateurs d'*Industrial Light and Magic*. *"C'est toujours difficile de voler suspendue à des filins, mais Steven m'a facilité la tâche. Il me donnait la réplique, remplaçait les personnages absents. Lui et Robin Williams se répartissaient le travail suivant les disponibilités de l'un ou l'autre"* rapporte une comédienne contrainte de jouer dans le vide, devant un écran bleu ou perchée sur des décors surdimentionnés, des semaines durant. *"Clochette est une fée, elle agit donc à sa guise. Nous voulions conserver la légèreté de l'histoire originale tout en réduisant la dépendance de Clochette vis-à-vis de Peter Pan. Toutefois, Steven m'a assuré que la vie serait difficile et solitaire pour une créature aussi petite. Au début du tournage, j'ai compris ce qu'il voulait dire"* Plusieurs semaines à causer devant des partenaires absents, à déambuler d'un meuble à un cordage au bout des câbles, à patienter des heures durant avant que les techniciens ne soient prêts... Le tournage de **Hook** n'a pas vraiment été le conte de fée escompté pour Julia Roberts. Conte de fée pour conte de fesses, les trottoirs de Hollywood Boulevard sont bien plus pratiques à arpenter.

■ **Marc TOULLEC** ■

Columbia/ Tri-Star présente **Dustin Hoffman & Robin Williams** dans une production **Amblin HOOK** (USA, 1991) avec **Julia Roberts - Bob Hoskins - Maggie Smith - Caroline Goodall - Phil Collins** photographie de **Dean Cundey** musique de **John Williams** scénario de **Jim Hart - Malia Scotch Marmo - Carrie Fisher - Nick Castle** d'après la pièce de **James Barrie** produit par **Frank Marshall** et **Kathleen Kennedy** réalisé par **Steven Spielberg**

1er avril 1992 **2 h 20**

DOSSIER

quatrième partie

BLACK IS BEAUTIFUL

On vous en assez rebattu les oreilles pour que vous le sachiez déjà : 1991 aura été l'année du cinéma black. Rendez-vous compte, l'année dernière, pas moins de 18 films ont été tournés par des réalisateurs noirs. Soit plus que dans les trente dernières années.

L'une des causes de cette émergence du cinéaste de couleur aux USA est la Black Filmaker Foundation, qui apporte un soutien incontestable à l'industrie cinématographique noire aux Etats-Unis.

La BFF n'a pas, à proprement parler, d'utilité bien définie. Elle organise des rencontres mensuelles entre ses membres ; publie un beau magazine trimestriel, *Black Face*, qui rend compte de l'activité des artistes noirs les plus connus, de l'actualité du cinéma black, et présente les révélations noires les plus marquantes du moment ; adresse à tous ses membres une newsletter mensuelle pour leur faire part des rendez-vous de la fondation et des disponibilités en matière de travail avec les séries en projet, les films en instance de tournage, les shows à venir, etc... La BFF ne s'occupe ni de distribution, ni de production, et pourtant, tous les ténors du cinéma black sont passés par elle et ont reçu son soutien pour leur premier film.

Parler de groupe de pression serait peut-être un peu fort, mais il est impossible de ne pas constater que l'influence de la BFF est de plus en plus importante auprès des studios. Cela dit, il fallait bien ça pour que soient pris en compte les droits des cinéastes noirs dans un Hollywood d'un racisme extrême à la fin des années 70, fermant ses portes aux jeunes réalisateurs de couleur.

Tous les grands noms de la scène cinématographique black, de Spike Lee à Harry Belafonte, en passant par Michael Schultz et Forrest Whitaker, sont des membres de la fondation. Prise de conscience ou peur d'être mis à l'écart par ses pairs ? La question reste posée, mais il n'empêche qu'aujourd'hui, l'action de la BFF est plus que louable et que l'on ne voyait pas qui mieux que son directeur exécutif, André Robinson, pouvait nous aider à dresser le bilan de l'an un de la renaissance du cinéma black.

Vous trouverez, complétant l'entretien, des encadrés sur quelques uns des nouveaux films black à l'affiche aux Etats-Unis.

ANDRÉ ROBINSON

Quand et pourquoi la *Black Filmmaker Foundation* a-t-elle été créée ?

Elle a été créée en 1978, par Warrington Hudlin, Alric Nembhard et George Cunningham, dans le but d'attirer l'attention sur l'émergence des cinéastes noirs. Au début, ils avaient une compagnie de distribution. Ils montraient les films dans des centres communautaires, des églises, tous les endroits où ils pouvaient les projeter. A cette époque, Spike Lee n'était pas encore un réalisateur et peu de films black étaient diffusés. Ils essayaient donc de développer une audience pour ces films.

Quel genre de films était-ce ?

Des films d'étudiants, des documentaires, des courts métrages, les films des élèves de l'université de New-York. Warrington sortait, lui, de Yale. Il essayait de montrer le plus souvent possible des films de jeunes cinéastes qui sortaient des écoles.

Et aujourd'hui, quelles sont les fonctions exactes de la fondation ?

Du fait de l'augmentation des opportunités offertes aux metteurs en scène noirs, dont on peut accorder un certain crédit au travail des pionniers de la Fondation, beaucoup de cinéastes ont commencé à prendre de l'importance. Des gens comme Spike Lee, bien sûr, mais aussi les frères Hudlin, Robert Townsend, Jack et Doug McHenry, Mario Van Peebles, etc. Aujourd'hui, on s'attache à développer des opportunités et à préparer le public au travail de ces jeunes cinéastes. Maintenant que ce premier groupe de réalisateurs est installé, on doit garder les portes grandes ouvertes pour les autres.

Vous ne produisez donc pas ?

Non. Dans le passé, il nous est arrivé de jouer les agents financiers pour de jeunes réalisateurs, mais on ne fournit plus ce genre de service aujourd'hui.



■ *Les deux visages de Danny Glover, dans la petite production indépendante To Sleep with Anger et dans le mammouth hollywoodien L'Arme Fatale* ■

Comment financez-vous la Fondation ? Avec l'aide du gouvernement ?

Très peu. La plupart des fonds provient des membres eux-mêmes. Nous avons 3000 membres à travers le pays qui payent tous pour rentrer dans la Fondation. Ils obtiennent en échange l'accès à certains programmes, une *newsletter* mensuelle qui les informe des jobs disponibles et des événements qui pourraient les intéresser. On leur montre également des œuvres de jeunes cinéastes et on en discute avec eux. Il y a une séance de projection mensuelle où tous les membres peuvent présenter leur dernière œuvre et en discuter avec les autres. De même qu'il existe une séance mensuelle pour les comiques, les chanteurs ou les acteurs, qui se déroule dans certains clubs de New York, et bientôt de Los Angeles. On essaye de mettre en contact les différent niveaux de la profession, les acteurs avec les cinéastes, les écrivains avec les producteurs, etc..., de mettre au courant chacun de nos membres de ce que font les autres, de créer un bouche-à-oreille sur ce que nous présentons. Certaines personnes nous appellent parce qu'ils ont entendu parler de quelque chose que nous avons présenté lors d'un programme. Nous essayons de perpétuer ce phénomène de bouche-à-oreille en présentant le travail de chacun à nos forums.

Comment expliquez-vous le succès actuel des films black ?

Tous les films qui ont marché l'année dernière doivent énormément à Spike Lee. Au milieu des années 80, quand est sorti **Nola Darling n'en Fait qu'à sa Tête**, les studios se sont rendus compte que les films black pouvaient rapporter énormément d'argent. **Nola Darling** a coûté 100 000 $. Il en a rapporté 6 millions. **Boyz'n the Hood** n'a coûté que 6 ou 7 millions de $ et en a rapporté près de 60. Le profit est donc la première et principale cause. De plus, on s'est aperçu qu'une portion significative du public de cinéma est noire. Les statistiques montrent que les Noirs représentent 25 % du public américain, alors que nous ne sommes que 10 à 20 % de la population. On s'est donc rendu compte qu'il y avait une bonne partie du public qui avait faim d'œuvres reflétant leur propre existence. Voici donc pour le coté business. D'un autre coté, les réalisateurs noirs ont envie de montrer tous les aspects de la vie que nous avons connus pendant des années et que nous connaissons encore.

Pensez-vous que cette vague va durer ?

C'est notre boulot maintenant de faire en sorte que ça dure. Je pense qu'il y a un avenir pour les films black dans la mesure où les réalisateurs indépendants arrivent à faire leurs films, avec ou sans l'aide des studios. Maintenant que le mouvement est parti, c'est dur de l'arrêter, mais ce n'est pas impossible. Nous devons donc rester vigilants et beaucoup travailler pour assurer la perdurance du mouvement. Le public noir a développé un goût pour une description plus précise, plus juste de leur vie, faite par des cinéastes de leur culture. Cette demande existe et on commence à prendre en compte le pouvoir économique du public noir. Donc, si la demande est constante, on continuera de voir des films black fait par des cinéastes noirs.

Y a-t-il un public blanc pour les films noirs ?

Plus les films sont bons, plus l'audience est large. Personnellement, je vais rarement voir des histoires d'Indiens, de Chinois, de Polonais ou de Juifs, à moins que des amis me disent que le film est excellent ou que j'en lise de bonnes critiques. Donc, si le film est bon, je crois que chacun peut apprendre et jouir des aspects de la culture de l'autre. Malheureusement, aux USA en particulier, on s'est enfermé dans des ghettos culturels. Les gens pensent, je ne sais pas pourquoi, qu'ils n'ont aucun besoin de savoir quoi que ce soit sur l'Autre. Nous, Afro-Américains, nous devons toujours en apprendre plus sur la culture majoritaire ici. Mais il n'a jamais

■■■



■ *Spike Lee scandalise l'Amérique bien pensante et raciste avec Jungle Fever (Wesley Snipes & Lonette McKee)* ■

■ *Spike Lee, celui par qui le cinéma black est arrivé* ■

■ ■ ■

semblé nécessaire aux Américains d'en apprendre plus sur nous. C'est malheureux, mais ça change, très vite. Le mouvement cinématographique que nous vivons est à l'image de ce changement. Quand un film rapporte autant que **Boyz'n the Hood**, il paraît évident que les Blancs, aussi, l'ont vu. Ceci est primordial parce que plus nous en savons sur l'Autre, plus il est difficile de maintenir les préjugés arrogants qui nous empoisonnent la vie.

Mais ne pensez vous pas que la violence qui éclate dans les salles qui diffusent des films comme *Juice* ou *New Jack City* est un peu décourageante pour les Blancs ?

C'est décourageant pour tout le monde. Je n'ai pas envie de me faire tirer dessus non plus. On doit faire attention de ne pas attribuer la violence dans les salles aux films eux-même. Dans certaines communautés, il y a de la violence tous les soirs, que ces films soient projetés ou non. Depuis des années et des années, alors que l'épidémie de la drogue se répandait dans la communauté noire entraînant son lot quotidien de violences, tout le monde fermait les yeux. Pourquoi ? Parce que la drogue ne circulait pratiquement qu'à l'intérieur de la communauté noire. Maintenant qu'elle est partout, on reconnaît enfin le problème. Mais les Noirs sont victimes de la drogue depuis les années 20 ! On doit donc faire très attention à ne pas imputer la violence au seul film. Il se trouve que les propagateurs de violence viennent là parce que ces films parlent d'eux. Quand il n'y a pas de films black à l'affiche, ils se tirent dessus quand même. C'est un problème bien plus grave. Les films black décrivent une violence qui est une réalité pour ces communautés. C'est malheureux de voir ces jeunes dont parlent les films venir au cinéma pour se tirer dessus. C'est très décourageant, et je ne veux pas qu'on croit que je tente de minimiser l'importance de ces événements. C'est extrêmement grave, désarmant, perturbant. Mais, pour prendre la défense des films, ce ne sont pas eux qui ont donné naissance aux fusillades. Les fusillades entre gangs existaient bien avant que le cinéma n'en parle ! Ce problème est énorme et il doit être résolu. A un certain niveau, je crois que ces films peuvent aider à attirer l'attention sur les causes sous-jacentes de cette violence. Nous sommes actuellement dans une pério-

de épouvantable où des types viennent au cinéma avec des flingues. C'est vrai, mais ces types auraient le même flingue s'ils allaient voir **Le Parrain 3**. Et il y aurait autant de coups de feu, autant de violence. Chacun à sa propre responsabilité. Le public se doit d'agir avec intelligence et dignité. Le cinéaste ne doit pas glorifier la violence ou vanter les mérites du gangstérisme. La société, enfin, se doit de trouver une solution aux problèmes que soulèvent ces films.

A l'époque des bagarres sur *Boyz'n the Hood*, John Singleton a parlé d'une exagération médiatique. Est-ce vrai ?

Pour **Boyz'n the Hood**, peut-être. Mais pas pour **Juice**. La plupart du temps, la presse agit de façon responsable. Mais parfois ils anticipaient tellement la violence qu'ils en arrivaient presque à la souhaiter. Cela dit, je ne crois pas que ce qu'écrivent les journalistes ait une réelle influence sur le comportement des propagateurs de violence. Je vois mal ces types avec leur flingue en train de lire le *New York Times*. Il est donc un peu inadéquat de mettre cette violence sur le dos de la presse. Les réponses faciles n'existent pas. Les causes sont sous-jacentes, et il faut chercher très profondément les réponses. La presse n'a pas une plus grande responsabilité que d'autres.

Il semble, aujourd'hui, que chaque film d'action se doit d'avoir une star noire dans son casting. Je pense à Ice-T et Denzel Washington dans *Ricochet*, ou encore à Damon Wayans dans *Le Dernier Samaritain*. Ne pensez-vous pas que l'on puisse revenir à une situation que l'on a déjà connue dans les années 70 ?

A la même "Blaxploitation" que dans ces années-là ? J'en ai un peu peur, oui. Depuis que les producteurs ont compris qu'une grande partie du public pour ce genre de films se compose d'Afro-Américains, ils ont réalisé qu'un acteur noir, spécialement s'il est connu, peut aider la carrière commerciale de leur film. Cela dit, certains de ces films ne sont pas si mal. On a de très bons acteurs et, à moins qu'ils ne fassent quelque chose d'offensant, et l'offense est une valeur bien relative, ils doivent être heureux de travailler. Du moment qu'ils n'oublient pas leur propre responsabilité. S'ils sentent qu'un rôle sera dégradant ou offensant pour leur propre communauté, on espère qu'ils prendront la décision de refuser le rôle ou

■ M ■


■ *Larry Fishburne éduque les délinquants potentiels de Boyz'n the Hood* ■


■ *Juice, l'escalade de la violence* ■

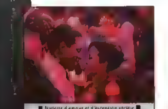
JUICE

Juice a fait parler la poudre devant les salles américaines. Coups de feu, vandalisme, agressions... Un dérapage suffit pour ranger un film au rayon médiatique. C'est ce qui s'est passé. Plus fort, une ligue parmi tant d'autres, remontée à bloc par la bonne conscience chrétienne, a exigé que l'affiche du film soit retirée des cinémas. Sur les quatre jeunes Noirs alignés, l'un portait discrètement un flingue. *Paramount* a taillé dans le visuel et l'arme a disparu. Pendant ce temps, appuyé par une campagne de pub impressionnante, Christian Slater brandit un gros pétard sur l'affiche de son dernier film, **Kuffs**. Tirez vous-même les conclusions qui s'imposent...

Réalisé par Ernest Dickerson, le chef opérateur attitré de Spike Lee, **Juice** suit les déambulations de quatre potes dans les rues de Harlem. Quincy, Bishop, Raheem et Steel connaissent le quartier comme leur poche. Un quartier dur, où la rigolade cohabite avec le danger, où la violence exerce un énorme pouvoir de séduction. Pendant que Quincy rêve d'un futur plus rose hors d'Harlem, ses amis désirent grimper les échelons à l'intérieur même du quartier. Pour devenir les rois de la rue, ils doivent d'abord acquérir le respect ("juice") des autres. Par solidarité avec eux, Quincy accepte de jouer le jeu du petit gangstérisme qui les mènera rapidement au cœur d'un tourbillon de violences.

Comme **New Jack City**, et à l'inverse de **Boyz'n the Hood**, **Juice** condamne ce dans quoi il se vautre. A savoir la violence, l'action, le désir vengeur, le sentiment de pouvoir. A double tranchant, le film de Ernest Dickerson sublime par la violence une triste réalité sociale avant de porter un regard plus juste sur le désastre engendré par le ghetto. Pas facile, et Mario Van Peebles le sait, de se faire entendre lorsqu'on œuvre pour le compte d'un studio, le spectacle imposé reléguant souvent le message au rang de formule de politesse.

■ V.G. ■

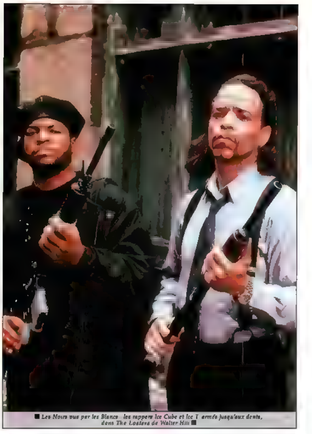

■ *Histoire d'amour et d'ascension sociale* ■

STRICLY BUSINESS

Une comédie loufingue. Waymon Tinsdale III vient au monde une cuillère en argent dans la bouche. Son père est un homme d'affaires puissant. Il fréquente donc les meilleures écoles privées, en sort bardé de diplômes. Courtier, il conduit une belle *BMW*, habite un superbe appartement et fréquente une fiancée très convenable. Waymon est l'incarnation même du black yuppie. Bobby Johnson travaille avec lui. Au service courrier... Elevé à Harlem, ce dernier n'aspire qu'à grimper les échelons. Il sollicite souvent Waymon, mais en vain. Toutefois, les rapports entre les deux hommes changent radicalement lorsqu'apparaît la divinement belle Nathalie. Waymon en pince sérieusement pour elle mais ne sait comment l'aborder. Bobby, lui, connaît la jeune femme et ruse en monnayant les présentations d'usage : introduire Waymon auprès de Nathalie, contre un poste plus reluisant. Tandis que Bobby tente de s'imposer comme associé dans l'affaire de son boss, celui-ci connaît les foudres de sa tendre et chère officielle car courageux et amoureux, Waymon fait de son mieux pour s'adapter au monde de Nathalie, celui des boîtes de nuit new-yorkaises...

Autrefois comédien, le réalisateur Kevin Hooks se fait les griffes à la télévision sur de nombreuses séries avant de tourner quelques téléfilms couverts de récompenses. **Strickly Business** marque ses débuts au cinéma. *"Le film présente un aspect nouveau de la société noire. Cependant, son histoire d'amour n'est pas spécifique aux Noirs. Strickly Business montre des gens en provenance des classes moyennes évoluant dans la société et essayant d'améliorer leur situation"* raconte le producteur André Harrell, inspirateur du film. Et pour l'améliorer, cette situation, le système D reste encore la plus sûre des solutions. Une version blanche de **Strickly Business** aurait montré l'aspirant yuppie grimpant au sommet... par le travail !

■ M.T. ■



■ *Les Noirs vus par les Blancs : les rappers Ice Cube et Ice T armés jusqu'aux dents, dans The Looters de Walter Hill* ■

■ ■ ■

d'essayer de changer ce qui ne va pas dans le personnage. Prenons un exemple, celui de Danny Glover. C'est un acteur qui commence à avoir une grande influence dans le milieu. Il doit être satisfait d'un script avant d'accepter de faire le film. Il contrôle sa carrière. C'est ainsi qu'il ne fait pas que des films de majors mais tourne aussi dans des petits films comme **To Sleep with Anger** ou **Rage in Harlem**. C'est un excellent exemple pour les autres acteurs. Il montre que l'accession à un certain degré de pouvoir n'empêche pas d'aider des petits films de nouveaux cinéastes noirs. Et puis, finalement, je ne sais pas ce que vous en pensez, mais, personnellement, j'aime bien la série des **Arme Fatale**. Tout est donc une question de goût. Ceci dit, je ne comprends toujours pas ce qu'un acteur de talent comme Damon Wayans fait dans **Le Dernier Samaritain**. Il me paraît évident qu'il n'a pas eu le *final cut* sur son rôle. Mais plus il travaillera, plus il aura de facilité à avoir ce contrôle. Peut-être sera-t-il le prochain Danny Glover.

A propos de Danny Glover, il joue le rôle d'un dépanneur dans un quartier chaud de Los Angeles dans Grand Canyon. Dans ce film, Lawrence Kasdan décrit la situation de la communauté noire de L.A. Ne trouvez-vous pas gênant qu'un réalisateur blanc donne son avis sur la question ?

Si, je trouve ça très gênant. C'est une habitude qu'Hollywood a développée dans les années 70. Quand les films de "Blaxploitation" étaient tous réalisés par des Blancs. Ceci dit, Kasdan n'est pas un si mauvais réalisateur.

D'accord, mais le problème n'est pas là. Il s'agit d'un réalisateur blanc qui parle d'une situation mettant en scène des Noirs.

C'est toujours un problème délicat. J'espère que c'en est aussi un pour le cinéaste. Il ne doit pas développer une espèce d'arrogance par rapport à ce sujet. Il ne faut pas qu'il se permette de porter des jugements. En fait, la seule vraie réponse, ce serait que les cinéastes noirs se mettent à faire des films sur les problèmes des Blancs. Alors, ainsi, nous serions à égalité. Je ne crois malheu-

reusement pas que l'on verra cela de notre vivant. Peut-être faudrait-il commencer par une bonne vieille comédie musicale grecque mise en scène par Spike Lee, juste histoire de voir les réactions.

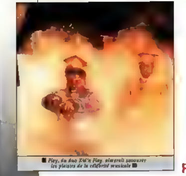
En 91, on a vu beaucoup de réalisateurs et d'acteur noirs. Y-a-t'il également plus de Noirs au niveau technique, productif, etc...?



■ *Le cabot Bill Cosby, immensément populaire aux Etats-Unis* ■

On n'en fait pas autant écho, mais il y a du progrès à ce niveau. On a récemment ouvert un bureau de la Foundation à L.A., et j'ai eu la chance de rencontrer pleins de gens et de constater que l'émergence des Noirs à Hollywood est aussi réelle dans les studios. Ce n'est pas encore l'avis de tous, mais de plus en plus de gens s'aperçoivent qu'il s'agit simplement d'une question de bon sens économique. C'est économiquement stupide de nier le talent à cause de la couleur de peau. Refuser un bon scénariste, un bon technicien ou un bon cadre parce qu'il est noir n'a plus de sens aujourd'hui. Bien sûr tout cela n'est pas encore parfait. Par exemple, dès qu'un Noir est embauché dans un studio, il se retrouve toujours assigné au "black project". Mais, imaginez que chacun d'entre eux apprenne son métier à un jeune Noir. On aura peut-être alors une situation irréversible. Ainsi, peut-être que plus tard on aura une situation vraiment égalitaire. Il faut bien commencer quelque part. Ce qui se passe aujourd'hui est un excellent départ.

■ ■ ■

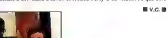


■ *Play, du duo Kid'n Play, aimerait savourer les plaisirs de la célébrité musicale* ■

HOUSE PARTY 2

House Party premier du nom a coûté que dalle et a rapporté quelque chose comme 27 millions de $ sur le territoire US. Il faut dire que le film de Reginald Hudlin a visé dans le mille d'une cible ressemblant comme deux gouttes d'eau à une corne d'abondance. **House Party** "featuring" les deux rigolos de Kid'n Play, jeunes rappeurs commerciaux qu'on pourra comparer à notre Benny B national, se présentait à l'époque comme le premier film de teenagers noirs. Pour continuer dans l'ordre comparatif, disons que **House Party** ressemble à une version afro-américaine de **La Boum** ("party", "boum", même combat). Inutile donc de dire que derrière le désir légitime de faire un film de jeunes hyper cool avec des jeunes hyper cool, ça se tient, **House Party**, socialement intéressant, est cinématographiquement nul.

Dans la suite, réalisée par Doug Mc Henry et George Jackson, Kid et Play (c'est le nom des héros) tentent laborieusement de passer de l'adolescence à l'âge adulte. Pendant que l'un, Play, est déterminé à trouver fortune et gloire musicale selon le principe du "je veux être riche, et vite !", l'autre, Kid, décroche une bourse d'études pour suivre les cours universitaires. Là, il découvre un monde totalement différent des soirées hip hop et autre éclates de groupe auxquelles il était habitué. *"Nous voulions porter un regard sensé sur le fait d'être un Afro Américain dans un collège à prédominance blanche"* explique George Jackson. Peut-être. Sans doute même. Mais il faut surtout chercher les raisons de la mise en chantier de cette séquelle dans un terrible phénomène de récupération du mouvement hip hop. Outre Kid'n Play, Queen Latifah, Tony! Toni! Tone! et Kamron du groupe Young Black Teenagers font partie du casting. Et on parle même pas de la BO qui aligne imperturbablement les tubes de rap dance music. Ce que définissent les réalisateurs comme une *"hip hop college adventure"* est donc avant tout une machine à fric. Reste à savoir si **House Party 2** ne fonctionne que dans ce sens.



■ V.G. ■



■ *Charles Lane assiste à la transformation de son héros noir en Blanc* ■

TRUE IDENTITY

Miles Pope traîne d'audition en audition sans succès. Comédien noir à New York, il ne parvient pas à se faire engager. Intègre tant au niveau racial qu'artistique, il désespère au point d'être à deux doigts d'accepter les rôles les plus stéréotypés, les plus ingrats. Un trajet en avion change radicalement son train train quotidien. L'appareil menace de s'écraser au sol. Panique totale chez les passagers. Miles prie le ciel et échange d'ultimes propos avec son voisin. Passant aux confessions, l'homme lui annonce qu'il est en réalité Frank Luchino, un mafioso que le FBI considère mort et enterré mais à qui la chirurgie esthétique permet de devenir le très respectable homme d'affaires Leland Carver. Miles n'a pas le choix, il écoute le gangster. Miracle, le pilote de l'avion évite in extremis le crash. Dès lors, Miles devient l'homme qui en sait trop et Carver délègue un tueur à sa disparition. Pour échapper à son poursuivant, Miles change régulièrement d'identités. De frère de James Brown, il se transforme en business man, puis en flingueur italo-américain !

Inspiré d'un sketch du ***Saturday Night Live*** interprété par Eddie Murphy, **True Identity** tient avant tout de la comédie burlesque, du one man show pour comédien survolté, Lenny Henry en l'occurrence. *"**True Identity** est d'abord une comédie. Néanmoins, j'y évoque également le racisme qui continue d'exister aux Etats-Unis, l'inégalité des chances de réussite par rapport à la pigmentation de la peau. Mon personnage, Noir, traverse les épreuves. Transformé en Blanc, il s'aperçoit que les gens le considèrent différemment"* dixit Charles Lane. **True Identity**, à l'image de **Livin' Large**, serait une fable sur les apparences et le racisme au quotidien. Le film montre aussi à quel point les cinéastes noirs intéressent les grands studios. En 1988, Charles Lane bricole sans un rond un **Sidewalk Stories** en noir et blanc, muet, dans lequel un vagabond recherche la mère d'un bébé abandonné. Trois ans après, *Touchstone*, une des filiales de *Walt Disney*, lui confie une enveloppe de plusieurs millions de dollars pour **True Identity**. De **Nola Darling n'en fait qu'à sa Tête** à **Do the Right Thing**, Spike Lee a connu la même trajectoire.

■ M.T. ■



■ *Eddie Murphy, star hollywoodienne hilare dans 48 Heures de Plus* ■



■ *Wesley Snipes, trafiquant de drogue bien sappé dans* ***New Jack City*** ■

■ *De gauche à droite Forest Whitaker, Robin Givens, Danny Glover et Gregory Hines, l'équipe farfelu du cartoonesque* ***A Rage in Harlem*** ■

■ ■ ■

Il n'est plus question de racisme hollwoodien alors, si économiquement, Noirs et Blancs s'entendent...

Le racisme est toujours présent à Hollywood, comme ailleurs. Je reviens de Los Angeles. et vu le nombre de *Mercedes* et de *BMW* garées dans les parkings de Rodeo Drive, j'ai l'impression qu'il y a beaucoup à partager et que les portes pourraient nous être un peu plus ouvertes. Quand un scénariste noir vient proposer un scénario à un ponte de studio, celui-ci lui répond qu'il a besoin d'un producteur noir pour ce genre de sujet et qu'il n'en connaît pas. Alors que des producteurs noirs, il y en a, et tout le monde sait où les trouver A la limite, peut-être que les pontes des studios disent vrai. Peut-être qu'il n'y a pas de producteur noir dans leur club de golf ! C'est là que nous intervenons A la *Black Film Foundation*, on a travaillé dur pour tenir à jour un listing de tous les Noirs qui sont dans le métier de façon à ce qu'on puisse proposer plusieurs noms quand l'occasion se présente, pour ne plus entendre ce genre de mauvaises excuses.

On pourra peut-être même parler un jour d'un Black Hollywood ?

C'est l'étape suivante une major black. Aujourd'hui, on ne connaît pas une avalanche de changements, mais les choses évoluent. On vit une sorte de renaissance. L'année dernière est en ce sens très significative. Il n'y aura peut-être pas autant de films cette année, mais cela ne doit pas être perçu comme un coup d'arrêt. L'année dernière, onze films ont été réalisés par des Noirs. Cette année, il y en aura à peu près sept Ces dix-huit films en deux ans, c'est plus que la production noire des trente dernières années. Et c'est toujours un mouvement fort et constant De nouvelles voix se font entendre. Les réalisatrices noires commencent à montrer le bout de leur nez. Beaucoup de choses sont encore à venir, je suis donc très optimiste. On a réveillé beaucoup de sensibilité et les choses vont vraiment changer maintenant.
Mais il ne faut pas s'arrêter là. Il ne faut pas laisser les gens qui ont pris conscience du talent des cinéastes noirs se dire *"maintenant que l'on sait que des cinéastes noirs ont réussi à hollywood, on peut laisser tomber et aller voir* ***The Hand that Rocks the Craddle*** *ou un autre film à la mode"* Un film a besoin d'être supporté Il faut pousser le public noir vers les salles, lui faire comprendre qu'il peut choisir ce qu'il veut voir. **Hanging with the Homeboys** peut attirer autant de monde qu'un gros film qui n'est pas aussi bon. Ces films ont besoin de notre soutien. Les distributeurs n'ont que peu de

moyens, et il leur est par exemple impossible de faire passer une pub télé, comme c'est le cas avec les majors, pour promouvoir leur film. Il faut arriver à établir un sytème pour apporter l'information au public, pour lui dire que ces films leur plairont autant, si ce n'est plus, que les gros machins dont on fait la pub à la télé. Je suis allé voir **Straight out of Brooklyn**, qui n'a pratiquement bénéficié d'aucun support médiatique, et j'ai eu le plaisir de voir que la salle était remplie par toutes sortes de gens. Des jeunes comme ceux décrits dans le film, des Noirs de la middle-class, des yuppies, des Blancs, des Chinois... Ce n'était ni une première, ni une projection privée. Juste une séance normale dans un ciné normal. Le cinéma était plein et les gens ont apprécié le film. J'ai trouvé cela extrêmement encourageant et j'ai réalisé que les changements s'opéraient vraiment.

Quand on demande aux cinéastes noirs quelles sont les personnalités qui ont permis cette percée du cinéma black cette année, aucun d'entre eux ne cite ni Eddie Murphy, ni Bill Cosby, un peu comme s'ils en avait honte. Qu'en pensez-vous ?

Eddy Murphy et Bill Cosby sont pour beaucoup dans la reconnaissance actuelle du cinéma noir, mais aucun d'entre eux n'a joué dans un vrai film black. Eddy Murphy tourne sous la tutelle de réalisateurs blancs. Le pouvoir qu'ils exercent aujourd'hui sur le monde du spectacle est très fort. Et, heureusement, ils s'en servent à bon escient. Cosby et Murphy ont contribué au même titre que Spike Lee à faire entrer des professionnels noirs dans le métier. Ils ne font pas de conférences de presse quand ils embauchent un cadre noir, mais leur contribution n'en est pas moins réelle. Je ne peux bien sûr pas parler pour Spike Lee, mais je crois qu'il reconnait leur contribution. Je suis bien au courant des changements provoqués par Bill Cosby au sujet des Noirs à la télévision. Il a amené un tas de Noirs à la télé grâce à son show. Ils ont maintenant créé leur propre corporation et ils provoquent l'embauche d'un nombre considérable d'Afro-Américains dans les Networks. Là aussi, c'est une situation qui semble irréversible.

Quelle serait d'après vous la principale menace qui pourrait mettre en péril l'émergence du cinéma black ?

Elle pourrait peut-être venir du manque d'écrivains noirs. Rien ne peut démarrer sans une très bonne histoire. Si un scénariste écrit une histoire très forte, elle aura de grandes chances de devenir un film. Le problème, c'est qu'il n'y a pas assez de scénaristes noirs qui travaillent. Certains studios se sont rendus compte de cette lacune. Ils ont créé une antenne de recherche de scénarios écrits par des Noirs. Ils ont réalisé qu'il leur fallait une voix authentique quand ils veulent faire un film sur la communauté noire. Pour l'instant, la plupart des réalisateurs noirs adaptent leur propre scénario. Mais on reçoit de plus en plus de scénarios à la fondation. C'est une des plus belle notes d'espoir pour moi. Les cadres des studios que j'ai rencontrés à L.A. ont leur propre chercheurs de talents, et j'espère qu'ils trouveront des scénarios suffisamment bons pour être adaptés.
Nous n'avons plus qu'à travailler tous ensemble, acteurs, réalisateurs, producteurs, scénaristes, techniciens, etc..., pour que le cinéma black devienne une industrie permanente, le porte-drapeau de notre communauté.

■ Propos recueillis et traduits par Didier **ALLOUCH** ■


■ *La famille Peazant de Daughters of the Dust* ■

DAUGHTERS OF THE DUST

Depuis longtemps déjà, Julie Dash milite pour un cinéma black témoin de son temps, un cinéma black quasi documentaire. Depuis quelques années, elle travaille à une série de films décrivant la situation des Noirs américains depuis le début du siècle jusqu'à l'aube de l'an 2000. Eclectique, surtout connue dans le cadre universitaire où ses réalisations sont archivées, Julie Dash collabore de 1978 à 1980 à la commission de censure de la MPAA. Elle accorde ainsi un visa de censure à 350 titres. 1980 la voit à Cannes participer, dans le cadre du marché du film, à la projection d'un programme de courts métrages black. A la base étudiante en cinéma à la Studio Museum de Harlem, Julie s'impose donc en tant qu'ambassadrice d'un cinéma black non commercial. Son principal titre de gloire : **Illusions** (1983), portraits de femmes noires situé en 1942.

Aujourd'hui, Julie Dash fait un come-back remarquable avec une oeuvre majeure, **Daughters of the Dust**, somme de quinze ans de recherches sur les racines africaines de sa communauté. Produit par la fameuse *American Playhouse*, **Daughters of the Dust** prend pour cadre une île au large de la Caroline du Sud et de la Virginie alors que l'esclavage demeure toujours dans ses moeurs. Cependant, les conditions climatiques, les insectes et les risques de fièvre jaune ont éloigné les "maîtres" de cette terre. Là, vivent des femmes. Nana Peazant, 88 ans, se battant encore pour préserver la culture de ses ancêtres, Eula, sa petite fille, violée et mise enceinte par un blanc et que désavoue son mari... Fait rare, unique, **Daughters of the Dust** ne parle pas anglais, mais gullah, un dialecte en usage voici un siècle chez certaines populations noires. *"Avant l'université je n'avais jamais songé à mes racines. Puis, j'ai commencé à étudier les îles où étaient cantonnés mes ancêtres, la culture africaine de l'Ouest qui est toujours prépondérante ici. J'ai réalisé beaucoup de choses en m'apercevant que mon père conservait un certain accent, en me rappellant les histoires qu'il nous racontait durant notre enfance. Ces contes ont pris un sens nouveau pour moi. Ainsi dans* **Daughters of the Dust** *j'ai tourné un film dramatique à propos des idées, du langage de mon peuple, de leur nourriture, de la façon dont ils bougeaient et marchaient"* témoigne la réalisatrice. Véritable ethnologue de la caméra, elle filme ses black women en prenant grand soin de restituer la plastique, les tonalités des peintures et icônes de la vieille Afrique. **Daughters of the Dust** n'est vraiment pas **New Jack City**.

■ M.T. ■


■ *Wendell Harris Jr., héros et réalisateur de Chameleon Street* ■

CHAMELEON STREET

William Douglas Street en a plus que marre de bosser dur pour le compte de son père, patron d'une petite entreprise d'installation de systèmes d'alarme. Avec quelques potes, il préfère de loin glander dans un bar, à discuter de nénettes susdimentionnées et de dollars. Pas facile à empocher ceux-là. Douglas et ses copains imaginent donc un stratagème douteux : envoyer une lettre anonyme compromettante à un fameux joueur de baseball pour lui extorquer quelques billets verts. Les apprentis malfrats commettent une erreur fatale : ils signent la demande de rançon du nom de Douglas ! Les flics le capturent, l'envoient en tôle mais, devant la pression populaire et médiatique, le relâchent. Séduit par les muses du crime, le jeune noir récidive. Et échoue derrière les barreaux. Dans sa cellule, il potasse des livres, s'instruit, engouffre un savoir universel. Gonflé à bloc, il s'évade pour mettre à profit son éducation toute fraiche et en tirer quelques substantiels bénéfices. C'est ainsi qu'il se fait passer pour un professeur de français dans une université.

Présenté à la Semaine de la Critique de Cannes, **Chameleon Street** se définit ouvertement comme la réponse black au **Zelig** de Woody Allen, journaliste du Times, professeur de français balançant des "merde" à tout vent, étudiant dans le cadre d'échange culturel avec la Belgique, procureur même... Devant et derrière la caméra, Wendell Harris Jr s'agite frénétiquement et se métamorphose. Au sein de la communauté black, son **Chameleon Street** fait forte impression. *Warner* désire en acheter les droits pour le compte de Arsenio Hall, star noire de la télévision. Mais Wendell Harris Jr attend pour donner son feu vert !

■ M.T. ■

JOHN LITHGOW

à l'affiche dans Ricochet et En Liberté dans les Champs du Seigneur

Drôle de type. Tour à tour doux, dur et dingue, John Lithgow aime changer de registre. Ce mois-ci, il passe d'un rôle de psychopathe farfelu à celui d'un évangéliste père de famille...

■ *John Lithgow dans Ricochet* ■

ricochet

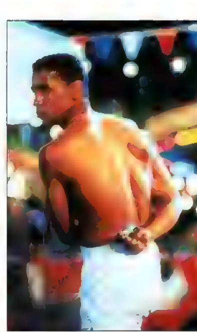
Russell Mulcahy, nous, on aimait à l'époque bénie de **Razorback** et **Highlander**. Mais le clipeur surdoué, grisé par le succès et viré avec fracas du plateau de **Rambo 3** pour n'avoir pas voulu filmer Sly comme un surhomme, signe pour **Highlander Le Retour**. Après avoir mis en boîte un script crétinoïde, il abandonne en vrac la pellicule à ses producteurs qui recollent les morceaux n'importe comment. Logiquement, **Ricochet** aurait dû marquer pour Mulcahy une remontée spectaculaire. C'est loin d'être le cas.

Earl Blake (John Lithgow), un malfrat épris de grandeur et de gloire criminelle, finit derrière les barreaux par la faute de Nick Styles (Denzel Washington), un flic trop zélé. Tandis que Styles grimpe les échelons sociaux, Blake rumine une sombre vengeance depuis sa cellule. Evadé, il élabore un plan savant pour nuire au policier désormais procureur. Son but : ruiner sa carrière, sa vie privée... Cette histoire en vaut bien une autre, mais le réalisateur ne prend jamais le moindre recul. Au mieux frénétique, au pire hystérique, Russell Mulcahy balaie le cadre de larges mouvements de caméra là où il aurait fallu un plan fixe, un léger tressaillement d'appareil. Mais la sobriété, la retenue, le cinéaste ne connaît pas. Lui importe avant tout de coller le spectateur à son fauteuil, de le secouer par tous les moyens. D'où la surenchère, d'où des doses mal calibrées d'adrénaline. D'où, finalement, l'impression d'assister à la projection d'un Tex Avery live. De plus, Mulcahy traite son sujet au premier degré, accumule les effets, tourne chaque scène sans se soucier de la précédente et de la suivante. Imaginez le résultat... Une parodie du **Silence des Agneaux** !

Encore à l'actif du film : des trous béants dans le scénario. Un dealer laisse sa "crack house" à disposition de son vieux pote procureur pour que celui-ci la dynamite. Logique non ? De plus, on retrouve un des collaborateurs de Styles pendu aux pales d'un ventilateur et en tenue sado-maso s'il vous plaît ! Ah bon ? Mais on s'en fout ! Le plus rigolo dans cette entreprise grotesque : la chaude-pisse que chope Nick Styles par les bonnes grâces d'une pute payée par Earl Blake ! Production Joel Silver oblige, **Ricochet** se clôture sur des débordements pyrotechniques dignes de **Piège de Cristal** et de **L'Arme Fatale**. Beau feu d'artifice final pour un film jouissif au troisième degré.

■ **Marc TOULLEC** ■

Métropolitan Filmexport présente John Lithgow, Denzel Washington *RICOCHET* (USA - 1991) avec Lindsay Wagner, Ice T, Kevin Pollack, Josh Evans **photographie** de Pety Levy, **musique** de Alan Silvestri **scénario de** Steven De Souza d'après une histoire de Fred Dekker & Menno Meyjes **produit par** Joel Silver et Michael Levy **réalisé par** Russell Mulcahy
19 février 1992 **1 h 45**



■ *Denzel Washington* ■

Avec sa bouille de bon vivant, de bon père de famille et d'oncle volubile, John Lithgow ne pouvait que jouer les dingues, les types pas nets ou franchement crapuleux. Deux fois à l'affiche ce mois-ci, il éructe, grimace, montre les dents et exorbite les yeux dans **Ricochet**. Dans **En Liberté dans les Champs du Seigneur**, il joue les missionnaires fanatiques prêt à faire rentrer le Christ dans la tête des Indiens d'Amazonie à grands coups de crucifix. Mais la vocation de John Lithgow ne date pas d'hier : elle remonte au tout début de sa carrière. Ainsi, à deux reprises, Brian de Palma lui demande de jouer les vilains. Dans **Obsession**, il campe le faux ami de Cliff Robertson et le vrai kidnappeur de sa femme et de sa fille. Cinq ans plus tard, monolithique, John Lithgow tente d'étrangler Nancy Allen et John Travolta grâce à un filin d'acier intégré à sa montre (**Blow Out**). Une interprétation sobre, sans effet. Par contre, John Lithgow sait donner, quand il le faut, dans la caricature outrancière. **Buckaroo Banzaï** en fait le prototype même du savant givré, ourdissant un sombre complot contre la terre entière. Aussi survolté, le comédien ne supporte pas la concurrence d'un Père Noël monopolisant le marché du jouet dans **Santa Claus**. Il vise donc à éliminer purement et simplement le gros barbu. Speed, remuant au moins autant qu'un Louis de Funès, il apporte un peu de tonus à cette grosse baudruche déficitaire de 40 millions de dollars. Pas teigneux du tout, mais sous pression, il se déchaîne également dans l'avion de **La Quatrième Dimension**. Son personnage : un passager hanté par une gargouille qu'il est le seul à voir démolir les ailes de l'appareil. Cependant, John Lithgow, formé aux classiques de la scène dès sa plus tendre enfance, verse parfois dans le gentillet, les personnages insipides. Qui se souvient encore du père pantouflard de **Big Foot et les Henderson**, du savant atomiste de **Manhattan Project**, de l'astronaute courageux de **2010**, de l'amoureux transi de Debra Winger dans **Tendres Passions**, de l'officier d'aviation de **Memphis Belle** ? Dans tous ses films, John Lithgow remplit correctement son contrat, mais il lui manque l'étincelle qui fait toute la différence. Culotté, ce comédien peut l'être parfois. Il ose se métamorphoser en transexuel dans **Le Monde Selon Garp** après avoir été un conservateur totalement obtus dans **Footloose**.
Dingue ambitionnant la conquête du monde, papy cool, évangéliste égaré dans la forêt amazonienne... John Lithgow ne cesse de prouver son éclectisme. Fourvoyé dans **Ricochet**, éternel second couteau, il sera demain la tête d'affiche de **Raising Cain** de Brian de Palma. Son rôle : un psychologue enlevant sa propre fille pour lui éviter de douloureux bidouillages cervicaux. Il y a fort à parier pour que John Lithgow ne quitte plus le top des génériques après cela.

■ Cyrille GIRAUD ■



■ *Andy Garcia* ■

dead again

Après avoir épaté tout son monde avec son adaptation de **Henry V**, interprété et réalisé par ses soins, Kenneth Brannagh a sans doute reçu énormément d'offres et de propositions des producteurs américains. Pourquoi le si talentueux acteur anglais a-t-il choisi de se consacrer à ce gentil thriller légèrement fantastique ? Mystère.
Trois raisons principales nous viennent à l'esprit. La construction de l'histoire qui paraît à priori intéressante et plutôt originale, mais qui débouche sur une énigme emmêlée, sur de faux suspenses, et sur un final grotesque qui a l'air de sortir d'un mauvais giallo. Le double rôle que s'accorde Brannagh, lui permettant de démontrer l'impressionnante étendue de son registre de comédien, même si l'un des deux personnages est particulièrement lisse et commun. Ou encore l'originalité du découpage du film qui se balade entre le passé et le futur, mettant en parallèle, d'un côté, l'assassinat dans les années 40 d'une pianiste dont le mari, un chef d'orchestre très connu, est accusé et pour lequel il est exécuté, et, de l'autre, l'enquête d'un jeune détective de nos jours, sur le passé d'une jeune et belle amnésique. Les deux histoires vont bien entendu se rejoindre.

Dead Again fait partie de ces films dont l'intérêt s'étiole au fur et à mesure du déroulement de l'intrigue. On reste là, parce qu'on a envie de connaître la fin, de savoir qui a tué, juste par curiosité. Les scénaristes, peu inspirés, ont construit une sous-énigme dont la solution est consternante. **Dead Again** s'achemine donc vers cette conclusion sur laquelle certains délirent. Une grande idée ? Du remplissage, oui. De la poudre aux yeux pour un film qui commence par le meilleur, magnifique et très romantique passage en noir et blanc, et s'écroule lamentablement sur la fin.

■ Didier ALLOUCH ■

Paramount Pictures présente Kenneth Brannagh, Emma Thompson *DEAD AGAIN* (USA 1991) avec Andy Garcia, Derek Jacoby, Hanna Schygulla **photographie de** Matthew F Leonetti **musique de** Patrick Doyle **scénario de** Scott Franck **produit par** Sidney Pollack **réalisé par** Kenneth Brannagh

4 mars 1992 **1 h 48**

ombres et brouillard



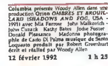
■ Wo[illegible] A[illegible] & Mia Farrow ■

Woody Allen ne peut plus faire de mauvais films, c'est certain. Ayant tout compris aux possibilités que le cinéma offrait, il a acquis, via **Manhattan**, **Zelig** ou **Crimes et Délits**, une maîtrise de l'image que beaucoup doivent lui envier. On ne discute pas.

Par contre, Woody Allen peut faire des films soporifiques. Il a prouvé ses capacités en la matière avec **September**, ainsi qu'à chaque fois qu'il s'est senti obligé de rendre hommage à son maître, Ingmar Bergman. **Ombres et Brouillard**, donc. Côté image (Carlo Di Palma comme d'habitude) et mise en scène, pas de surprise, c'est excellent. Côté fond, par contre, on n'est pas loin de le toucher et si on ne s'endort pas, on frise nonchalemment l'ennui. Il a beau être question d'une chasse à l'assassin dans un Londres énigmatique, Allen a beau jouer son rôle de schmok attendrissant, le guest-starring a beau être alléchant (quatre minutes pour Madonna dans un décor de cirque hérité de **Freaks**, un peu plus pour Donald Pleasence en toubib...), la narration est trop désossée pour qu'on s'y accroche. L'intrigue tient réellement à peu de choses. Woody Allen joue les appâts dans la capture d'un tueur d'hommes de petite taille ! Flanqué de sa Mia Farrow, il déambule donc, à la **After Hours**, dans une ville inquiétante où il croise une étonnante variété de dingues.

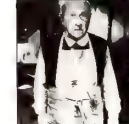
Exit la légèreté du pétillant **Alice**. **Ombres et Brouillard** plonge dans la grisaille nostalgique. Sans toutefois tomber dans la catégorie bergmanienne. Allen n'en finit plus de rendre hommage aux uns et aux autres. Un clin d'oeil à Polanski, une ellipse à la Hitchcock, une ambiance chère à Fritz Lang, un bain d'expressionnisme allemand... Le plaisir boit rapidement la tasse et le spectacle reste vain. A quoi sert l'écrin s'il ne contient pas de bijou ? C'est la question.

■ Christophe CARRIERE ■



Columbia présente Woody Allen dans une production Orion *OMBRES ET BROUILLARD* (*SHADOWS AND FOG*, USA - 1991) avec Mia Farrow - John Malkovich - John Cuzack - Kathy Bates - Jodie Foster - Donald Pleasance - Madonna **photographie de Carlo Di Palma musique de Santo Loquasto produit par Robert Greenhut écrit et réalisé par Woody Allen**

12 février 1992 **1 h 25**



■ *Donald Pleasance* ■



par l'épée

A l'époque de Van Damme, des kickboxers luisant d'huile, **Par L'Epée** et sa sagesse martiale détonnent singulièrement. Nous sommes en présence d'un film d'un autre âge, d'un film mal situé dans le temps, d'un film qui refuse de rentrer dans le carcan d'un genre. De facture discrète, classique, **Par l'Epée** traite donc d'escrime. Un sujet rare, pourtant admirablement photogénique et ignoré des cinéastes. On bat beaucoup le fer dans **Robin des Bois**, mais ces affrontements sont des joutes de rustres. Faut plutôt remonter au **Duellistes** de Ridley Scott, en 1977, pour contempler des escrimeurs conscients de leur art, soucieux de respecter des règles bien précises. Pas question, dans **Par l'Epée**, de s'adonner sans retenue aux moulinets de Christophe Lambert dans **Highlander**. Rigoureux, Jeremy Kagan (**Natty Gan**, **L'Arnaque 2**) contourne le pittoresque, le spectaculaire facile, auréole d'un fort halo de dignité ces escrimeurs tout de blanc vêtu, se saluant, adoptant une gestuelle superbe. **Par l'Epée** marque la confrontation de deux hommes : le vieux maître, sage, respectueux, et le jeune, avide, cupide. Le premier sort de prison, astique les planchers de la salle d'entraînement faute de pouvoir enseigner. Le second, ambitieux et discipliné, le toise. Mais Suba manie mieux le fleuret que le chiffon. Villard, plusieurs fois champion du monde d'escrime, accepte que ce singulier employé prenne l'épée. Toutefois, jaloux de sa popularité auprès des élèves, il enquête sur le passé de cet individu trop doué pour être un novice ou un dilettante. La tension monte et seul un duel peut en découdre entre les deux belligérants.

Classique donc, mettant visuellement à profit la silhouette immaculée des escrimeurs, soucieux de rendre crédible ce sport-art. **Par l'Epée** permet aussi à cet insupportable cabot qu'est habituellement Eric Roberts (**Runaway Train**, **Best of the Best**) un changement spectaculaire. Grimaçant, secoué de tics dans la plupart de ces films, le frère aîné de Julia Roberts se mue en grand comédien shakespearien. Emacié, sec, il donne au personnage de Villard l'aspect d'un tigre blessé, contenant en permanence la souffrance qui le bouffe de l'intérieur. Une composition magistrale.

■ Marc TOULLEC ■

Sinfonia Films présente Eric Roberts - F. Murray Abraham *PAR L'EPEE* (*BY THE SWORD*, USA - 1990) avec Mia Sara - Chris Rydell - Elaine Kagan - Brett Cullen **photographie de Arthur Albert musique de Bill Conti scénario de John McDonald & James Donadio produit par Peter E. Strauss & Marlon Staggs réalisé par Jeremy Kagan**

25 mars 1992 **1 h 31**



COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres de 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong et les autres, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B U.S., Petit.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Carpenter.
59 Batman, Highlander II, The Creepies Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Creepies Monsters (2).
61 Indy 3, Abyss, Batman, The Creepies Monsters (3).
62 Spécial SFFX : Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Freddy, Basket Case II, Nightbreed, Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninjas, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, The C. Monsters (5).
67 Robocop II, Dick Tracy (SFFX), The C. Monsters (6).
68 Les Tortues Ninjas, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, The Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 (novembre 91) Evil Dead 3, The Rocketeer.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Robocop, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford.
15 Double Détente, les "Terminator", Beetlejuice
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III,
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Taxi Hunter
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger..
20 Indiana Jones, Simetierre, entretien J. Carpenter
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher
24 Cinéma-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman
26 Dossier "Super Héros", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SFFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cobra, Kickboxer Spécial.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Prédator 2, Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2. Jackie Chan, les Arts Martiaux.



BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon 5F de port). Pour l'étranger les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES

23 26 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74

IMPACT

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34

NOM__________ **PRENOM**__________

ADRESSE____________________

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint.

RAYON INÉDITS

Des acteurs ? Brian Dennehy - Wings Hauser - George C. Scott - Steven Seagal - Jon Voight - Traci Lords - Dennis Hopper - Bruce Willis

Des réalisateurs ? John Flynn - Graham Baker - Jeremy Kagan - Samo Hung - Sam Firstenberg - Gordon Hessler

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

▲ par Marcel BUREL & Cie ▲

justice sauvage

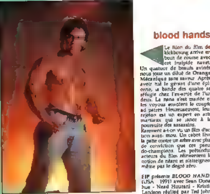
Le macho Steven Seagal tient réellement à faire passer Clint Eastwood et Charles Bronson pour des enfants de cœur. Sous le béret du flic Gino, couvert par ses supérieurs, Seagal passe une heure trente à courser le dealer Richie, assassin de son partenaire et ami d'enfance, qui n'hésite pas à abattre d'une balle dans la tête une automobiliste qui l'engueule.

Metteur en scène de Haute Sécurité, John Flynn connaît les recettes du bon polar. Il illustre une intrigue volontairement très simple et sert la soupe à sa monolythique vedette. Plus impitoyable encore que dans Nico, Seagal frappe dur, casse des bras, fracasse des mâchoires, crible de balles, passe à tabac... Sadique féroce, il annonce aux parents de Richie, de braves petits vieux, qu'il va tuer leur fils. Impressionnant dans sa façon de ne jamais jouer, Steven Seagal assure magistralement la succession des Dirty Harry et autre Justicier dans la Ville.

Warner Home Vidéo présente *JUSTICE SAUVAGE* (*OUT OF JUSTICE*, USA 1991) avec Steven Seagal - William Forsythe - Jerry Orbach réalisé par John Flynn



▲ *Steven Seagal* ▲



▲ *Sean Donahue* ▲

blood hands

Le filon du film de kickboxing arrive en bout de course avec cet insipide navet. Un quatuor de beaufs avinés nous joue un dilué de Orange Mécanique sans saveur. Après avoir tué le gérant d'une épicerie, la bande des quatre se réfugie chez l'ex-amie de l'un deux. La nana s'est mariée et les voyous envoient le couple ad patres. Heureusement, leur rejeton est un expert en arts martiaux qui se lance à la poursuite des assassins.

Rarement a-t-on vu un film d'action aussi mou. Un cabot lève la patte contre un arbre avec plus de conviction que ces pseudo-champions. Les prétendus acteurs du film réinventent la notion de néant et n'atteignent même pas le degré zéro.

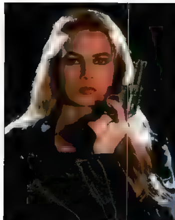
EIP présente *BLOOD HANDS* (USA 1991) avec Sean Donahue - Nead Houtani - Kristin Landeon réalisé par Ted Johnson



tchernobyl, le danger final

On attendait autre chose de ce film catastrophe reconstituant l'explosion du réacteur nucléaire soviétique en 1986. Guère ambitieux, ce Tchernobyl se consacre presque essentiellement au drame des pompiers arrivés les premiers sur le terrain. Terriblement irradiés, ils sont notamment soignés par un spécialiste des greffes de moëlle venue des Etats-Unis. Si ce n'est quelques séquences d'évacuation de la population d'une réelle ampleur, l'entreprise ne donne pas à "l'accident" son incidence réelle. Tout ceci demeure très anecdotique, très académique dans la réalisation. Même si les absurdités de la bureaucratie soviétique sont ouvertement dénoncées, Tchernobyl, Le Danger Final n'élève pas très haut son nuage radioactif. Seuls les maquillages des irradiés, d'un réalisme saisissant, secouent.

Zénith Productions présente *TCHERNOBYL, LE DANGER FINAL* (*TCHERNOBYL, THE FINAL WARNING*, USA 1989) avec Jon Voight - Jason Robards - Sammi Davis réalisé par Anthony Page



▲ Traci Lords ▲

sale temps pour mourir

Traci Lords poursuit activement sa reconversion dans le cinéma sans X. Après avoir été l'égérie de John Waters dans **Cry Baby**, elle se donne à la série B policière. Pour les besoins de ce petit film tout à fait convenable, elle incarne Jackie Swanson, une photographe téméraire travaillant de temps en temps pour la police. Divorcée, mère d'un petit garçon, elle surprend un flic ripoux liquidant un malfrat. Les clichés en main, Jackie troque son appareil photo contre un magnum 45 pour retrouver son fils, kidnappé par le flic.
Si vous vous attendez à reluquer une fois de plus la plastique dénudée de Traci Lords, **Sale Temps pour Mourir** risque fort de vous décevoir. Même si elle frappe dans les parties d'un truand dès son entrée en scène, la belle Traci n'expose jamais ses charmes. La séquence d'amour au coin du feu demeure très très prude. A sa manière, ce **Sale Temps pour Mourir** constitue donc un exploit morphologique.

Antarès-Travelling présente *SALE TEMPS POUR MOURIR (A TIME TO DIE*, USA - 1991) avec Traci Lords - Jeff Conaway - Jesse Thomas - Richard Roundtree réalisé par Charles Kanganis

blue tornado

Il n'y a pas longtemps, les Italiens avaient pour habitude de pomper consciencieusement les succès récents du cinéma américain. Etonnant donc qu'ils s'attaquent ici au classique **Rencontres du Troisième Type**. En patrouille aérienne de routine, deux officiers sont éblouis par une lumière intense surgissant de derrière une montagne. Un seul rentrera à la base, persuadé qu'il a eu affaire à une manifestation extraterrestre. Comme de coutume, les militaires bornés refuseront d'entendre ses explications malgré des preuves tangibles de sa bonne foi. Il ne restera plus au convaincu qu'à aller prêcher sur la montagne.
Si vous avez la nostalgie des *Chevaliers du Ciel*, vous aimerez le folklore militaire et les belles prises de vues aériennes. Sinon, la déception est rude. Pas très audacieux, le scénariste finit son film en une ridicule queue de poisson, et quelques pauvres bulles de lumière naviguant dans l'espace justifient laborieusement le salaire d'un responsable des effets spéciaux !

GCR présente *BLUE TORNADO* (USA - 1990) avec Dirk Benedict - Patsy Kensit - David Warner réalisé par Tony D. Dobb



la planque idéale

Reposant sur le même principe que **Un Flic à la Maternelle**, **La Planque Idéale** suit l'aventure rocambolesque de Andrew Morenski, un agent de change de 27 ans poursuivi par deux tueurs suite à sa complicité involontaire dans une sombre histoire de blanchiment d'argent sale. En fuite, Andrew se coupe les cheveux, se rase la barbe. Rajeuni, il s'inscrit dans un lycée dont il devient la coqueluche.
Evidemment, le réalisateur exploite à fond l'idée du scénariste sur le mode de la comédie. Rebaptisé Maxwell, le héros conteste les thèses de sa prof d'histoire sur la démission de Richard Nixon, flirte avec une belle adolescente, concourt à l'élection de représentant des élèves. **La Planque Idéale** ne vole pas bien haut, mais Bob Giraldi sait tirer parti de cette situation vaudevillesque. A tout prendre, cette **Planque** vaut beaucoup mieux qu'**Un Flic à la Maternelle**, monument de pédagogie réactionnaire.

Delta Vidéo présente *LA PLANQUE IDEALE (HIDING OUT*, USA - 1987) avec Jon Cryer - Annabeth Gish, - Keith Coogan réalisé par Bob Giraldi

la cible parfaite

A l'instar de Fred Williamson, David Heavener est un "movie maker" intégral : il écrit, réalise, produit et interprète ses films. Il y chante même souvent les chansons. Comment résister à tant de bonne volonté ? Une volonté doublée d'une sérieuse admiration pour Clint Eastwood. Il y a pire référence. **La Cible Parfaite** démarre donc à la **Dirty Harry** lorsque le flic John Bloodstone met un point final à la carrière de bandits terroristes en les grillant au lance-flamme. Saqué par ses supérieurs sans comprendre pourquoi, il est récupéré par le FBI pour accompagner un important chef de la pègre, Coppola. Le voyage est bien entendu semé d'embûches et certaines têtes du FBI ont intérêt à ce que le duo n'arrive pas à destination. Au finish, une série B sans prétention, plutôt bien menée dans le genre "décontract".



▲ David Heavener ▲

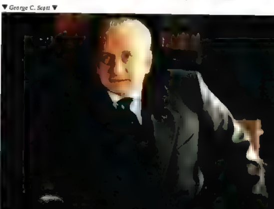
GCR présente *LA CIBLE PARFAITE (PRIME TARGET*, USA - 1989) avec David Heavener - Tony Curtis - Isaac Hayes - Don Stroud réalisé par David Heavener

enquête mortelle

Un suspense qui sort de l'ordinaire. Réalisé pour le câble par un cinéaste de valeur, Jeremy Kagan (**Natty Gan**, **By the Sword**), **Enquête Mortelle** tourne autour de la personnalité ambiguë de Florian, un vieil immigrant roumain compromis dans le massacre de plusieurs centaines de juifs durant la Seconde Guerre Mondiale. Désireux de se marier à sa fille, Michael, par le biais d'un survivant à l'Holocauste, découvre que le patriarche et sa communauté n'ont pas les mains propres...
Avec audace, le film dénonce l'entrée officieuse aux Etats-Unis de certains criminels de guerre, le tout avec la bénédiction officielle des autorités. Mais le réalisateur s'intéresse surtout au mode de fonctionnement de ce microcosme roumain influent et structuré, se livrant au salut nazi lors des fêtes de patronage. Dans le rôle de Florian, George C. Scott impressionne et fascine.

Warner Home Vidéo présente *ENQUETE MORTELLE (DESCENDING ANGEL*, USA - 1990) avec Eric Roberts - Diane Lane - George C. Scott réalisé par Jeremy Kagan

▼ George C. Scott ▼





▲ Dennis Hopper ▲

trahison

La véritable histoire de Barry Seal, pilote d'avion transportant de la drogue entre l'Amérique du Sud et les Etats-Unis. Epinglé par la CIA, il n'a qu'une possibilité pour échapper à la prison : collaborer. Mais ce personnage haut en couleurs se prend au jeu. Grâce à lui, d'importants trafiquants sont compromis. Toutefois, lorsque sa couverture ne tient plus, la CIA se rétracte.
Réalisé pour le câble, **Trahison** dépeint astucieusement l'itinéraire assez incroyable d'un homme sur le chemin de la rédemption et certains des mécanismes du trafic de drogue. Le réalisateur cite des noms connus, rend même visite à Pablo Escobar... Volontiers picaresque, tenu de bout en bout par l'interprétation survoltée de Dennis Hopper, **Trahison** contribue à démystifier un univers protégé par le plus grand mystère. Si les trafiquants sont visés, les gens de la CIA, par leurs méthodes ridicules et le manque au respect de leur parole, reçoivent aussi une volée de bois vert.

Warner Home Vidéo présente TRAHISON (DOUBLECROSSED, USA - 1990) avec Dennis Hopper - Robert Carradine - Richard Jenkins - Adrienne Barbeau réalisé par Roger Young

la loi des arts martiaux

▲ Quand le fils de Steve Mc Queen se prend pour celui de Bruce Lee, la routine du film d'action est au rendez-vous. Son physique pataud le rendrait sans doute plus crédible dans le rôle d'un livreur de pizzas que dans celui d'un flic adepte des arts martiaux. Son petit frère, au service d'un truand spécialisé dans le vol de bagnoles de luxe et le trafic d'armes, lui donne bien du souci. Conformément à la tradition, le policier s'attaquera à la bande lorsque son frangin sera assassiné. David Carradine incarne le méchant et tente de nous rappeler sans conviction qu'il fut le héros de la série *Kung Fu*. Pendant ce temps, les dialoguistes font très fort. Un flic déclare ainsi à son collègue : *"Il faut que j'aille chercher des pilules contraceptives pour ma femme... Pourtant, j'ai subi une vasectomie il y a deux ans !"*

Fox Vidéo présente *LA LOI DES ARTS MARTIAUX (MARTIAL LAW*, USA - 1990) avec Chad Mc Queen - Cynthia Rothrock - David Carradine réalisé par S.E. Cohen

shangai express

▲ Une comédie d'arts martiaux en provenance de Hong Kong. Le gros complice de Jackie Chan, Samo Hung, avec des moyens importants, regroupe dans une petite ville perdue de la Chine profonde une flopée de malfrats tous désireux de se remplir les poches. Samouraïs, bandits de grand chemin, policiers véreux et dames de petite vertu se croisent dans ce vaudeville délirant dont les premières minutes atteignent des sommets dans le genre. On y voit un brigand détrousser des soldats simulant la mort... La suite donne dans le burlesque et les affrontements réglés à la perfection, menés par de véritables hommes de caoutchouc : ça saute, ça rebondit, ça fait des pirouettes, ça se flanque des baffes sonores. Même si tous les gags ne font pas dans la dentelle, **Shangaï Express** est un divertissement haut de gamme.

Delta Vidéo présente *SHANGAI EXPRESS* (Hong Kong - 1986) avec Samo Hung - Yuen Biao - Cynthia Rothrock - Richard Norton - Richard Ng réalisé par Samo Hung



▲ Brian Dennehy ▲

mortelle séduction

▲ Evelyn, séduisante jeune femme, suit un itinéraire sentimental tourmenté. Vivant avec un trafiquant de faux tableaux, elle se réfugie chez Blake, un ex-amant, pour échapper à un autre. Ensemble, ils décident de s'emparer d'une peinture afin de fuir. Blake se fait donc engager chez le trafiquant comme chauffeur, mais s'aperçoit rapidement qu'il est le dindon d'une farce à l'issue incertaine.
Le scénariste, en se la jouant "complexe", s'emmêle un peu les pinceaux dans les péripéties d'une intrigue relâchée. Désolant, le film l'est aussi sur le plan érotique, en dépit du titre et du charme très "femme fatale" de Tracy Scoggins.

Antarès-Travelling présente *MORTELLE SEDUCTION (IN DANGEROUS COMPANY* USA - 1988) avec Cliff De Young - Tracy Scoggins - Steven Keats réalisé par Chris Mulkey

la rivière sanglante

▲ A l'opposé de **El Diablo**, film picaresque et parodique également écrit par John Carpenter, ce **Blood River** est un western classique et fidèle à la tradition. Un vieux trappeur recueille sous son aile protectrice un jeune homme poursuivi par un notable dont il a tué le fils. L'histoire décline la plupart des ingrédients que l'on s'attend à y trouver : chevauchées, fusillades, embuscades... Idem pour les personnages : cow-boy truculent, indien mystérieux, prostituée au grand cœur... C'est finalement pas si désagréable de se retrouver ainsi en terrain connu, d'autant que les paysages sont superbes et le rythme soutenu.

Fox Vidéo présente *LA RIVIERE SANGLANTE (BLOOD RIVER*, USA - 1990) avec Rick Schroder - Wilford Brimley réalisé par Brian Eatwell

un homme à tuer

▲ La cambrousse américaine dans toute sa splendeur. Une petite ville avec son shérif, son épicerie, son église... Tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes si un parasite ne filait pas des démangeaisons aux braves citoyens. Brian Dennehy, orné de superbes rouflaquettes, vit on ne sait de quoi avec deux femmes et une ribambelle d'enfants. Il ne supporte pas que l'on touche à sa tribu, et lorsque l'épicière a le malheur de faire une remarque sur un de ses mômes, il se fâche tout rouge et décide de lui mener la vie dure. La violence utilisée par Brian Dennehy se retournera finalement contre lui.
L'histoire réussit à créer un malaise certain en justifiant la légitime défense de façon évidente. Dennehy incarne un emmerdeur de toute beauté et confirme sur le petit écran qu'il est un grand acteur.

FIP présente *UN HOMME A TUER (IN BROAD DAYLIGHT*, USA - 1990) avec Brian Dennehy - Cloris Leachman - Marcia Gay Harden réalisé par James Steven Sadwith

les roues de la terreur

Un film sur un épisode de la guerre 39/45 en 1992 ? Anachronique, **Les Roues de la Terreur** n'est ni **Croix de Fer** de Sam Peckinpah, ni **La Bête de Guerre** de Kevin Reynolds. En 1943, sur le front russe, une poignée de soldats allemands indisciplinés traverse les lignes ennemies pour dynamiter un convoi ferroviaire.
Spécialisé dans le film fantastique ou de ninja, Gordon Hessler donne dans l'austère, vu que son producteur ne lui met à disposition que des moyens très réduits. Du coup, le film se déroule souvent de nuit entre deux tas de gravats, avec quelques jeeps, deux chars et une trentaine de figurants... Oliver Reed et David Carradine ne font que passer, l'accent étant mis sur les salopards saboteurs. Toutefois, le scénario ménage quelques surprises cocasses : le chien porteur de mine, le film de propagande projeté dans les tranchées et promettant aux prisonniers une douce captivité en bonne compagnie... Cheap, **Les Roues de la Terreur** sauve la face grâce un superbe final.

Delta Vidéo présente ***LES ROUES DE LA TERREUR/ LES PANZERS DE LA MORT (WHEELS OF TERROR,*** USA - 1987) avec Bruce Davison - David Patrick Kelly - Jay O. Sanders - David Carradine - Oliver Reed **réalisé par** Gordon Hessler

ni dieu ni maître

Voilà un film qui fera ricaner les motards de toute la planète. En 1939, pour parer aux manques de la cavalerie, l'armée américaine contraint Grady, un gentil loubard, à enseigner la conduite de moto à une douzaine de militaires. Formée, l'escouade s'envole pour l'Espagne tirer un savant et sa fille des mains des nazis.
Comment un studio réputé sérieux a-t-il donc pu accepter la mise en images d'un script aussi idiot ? Mystère. Fourvoyé, Graham Baker fait l'apologie du devoir patriotique. Le mauvais garçon finit par faire copain-copain avec le gradé discipliné, convole avec la fille du capitaine et trouve l'uniforme plutôt assorti à sa grosse bécane ! Cette naïveté consternante est encore aggravée par une love story édifiante dont le point culminant est un bain nocturne. Niveau spectacle, **Ni Dieu Ni Maître** n'assure que le programme minimum.

Warner Home Vidéo présente ***NI DIEU NI MAITRE (BORN TO RIDE,*** USA - 1990) avec John Stamos - John Stockwell - Teri Polo **réalisé par** Graham Baker

delta force 3



Chuck Norris ayant déclaré forfait après avoir à deux reprises corrigé les terroristes arabes, une bande de jeunots prend la relève. Pour enlever un leader extrêmiste tenant autant de Kadafi que de Saddam Hussein, qui menace de faire péter une bombe atomique dans une ville américaine, les autorités soviétiques et américaines recrutent leurs meilleurs spécialistes, dont une femme parlant arabe, et les expédient sur le terrain.
Généralement commis aux Ninja chez *Cannon*, Sam Firstenberg se dépatouille avec nettement moins de moyens matériels que ces prédécesseurs. Il ne se prive pas pour autant de décaniller un maximum d'Arabes fanatiques. L'analyse politique n'étant pas vraiment le fort de cette entreprise à la gloire de la solidarité guerrière, la situation dépeinte respire le manichéisme le plus ignare.

Delta Vidéo présente ***DELTA FORCE 3 (YOUNG COMMANDO,*** USA - 1990) avec Mike Norris - Nick Cassavetes - Eric Douglas - Matthew Penn **réalisé par** Sam Firstenberg

final impact

Du kickboxing d'honnête niveau. Visiblement inspiré du dernier **Rocky** en date, ce **Final Impact** double les habituels coups de pieds dans la tronche d'un soupçon de psychologie. Ainsi, Nick Taylor, ex-champion de kickboxing, dirige une boîte de nuit et passe le plus clair de son temps avec une bouteille de whisky à ses côtés. Il mise tous ses espoirs dans le jeunot Danny Davis, à qui il apprend l'art du combat. L'élève finira par dépasser le maître de plus en plus atteint par le blues...
Apprentissage des arts martiaux sur le mode des **Karaté Kid**, rings sanglants, coups de latte montés à la Van Damme, champion sadique conspué par le public, baston clandestine dépourvue de règles... Tous les stéréotypes du genre se donnent rendez-vous dans ce **Final Impact** où Lorenzo Lamas fait d'énormes efforts pour ne pas verser inconsidérément dans le muscle idiot genre **Blood Hands**.

Antarès-Travelling présente ***FINAL IMPACT*** (USA - 1991) avec Lorenzo Lamas - Kathleen Kinmont - Mike Worth - Jeff Langton **réalisé par** Joseph Merhi & Stephen Smoke

s.q.u.a.d police

Drôle de film baignant dans un climat assez oppressant de violence et de sexe. Un flic exemplaire (Wings Hauser) intègre une troupe d'élite composée de dingues commandités par un ex-inspecteur, aspirant à la mairie. Il s'avère que les policiers sont pris de furie criminelle suite à une greffe chirurgicale...
Dans le domaine du cinéma prônant la justice musclée, **S.Q.U.A.D Police** détonne singulièrement par la description assez dantesque d'une cité pourrie par le crime. Le réalisateur, plus malin que ses confrères, explique le mal par le sexe et les sermons d'un prédicateur. Même le brave flic black, sous l'emprise de son greffon, songe d'abord à enfiler son indic avant de le questionner. Même le héros subit ces travers. Il viole une prostituée sur le capot de sa voiture, inflige à sa petite amie une sodomie non désirée... Le politicien facho aime les coups de cravache et la doctoresse, faute de vibromasseur, trouve un dérivatif aphrodisiaque à son invention. Un film mineur, mais allant assez loin dans l'analyse de la violence.

Antarès-Travelling présente ***S.Q.U.A.D. POLICE*** (USA - 1988) avec Wings Hauser - G. Gordon Liddy - Alex Cord - Brion James **réalisé par** Gregory Brown

▼ *Wings Hauser* ▼





▲ Bruce Willis ▲

clair de lune

Il s'agit là du pilote d'une des plus brillantes séries de la télévision américaine. Au commencement était donc une riche rentière, ex-top model, ruinée par son chargé de pouvoir. Pour renflouer ses caisses, la belle et mondaine Cybill Sheperd liquide donc les entreprises dans lesquelles elle a investi. Parmi elles, l'agence de détectives menée par le désinvolte mais rusé Bruce Willis. Par crainte de se retrouver à la rue, celui-ci ne lâche pas sa patronne. Via une sombre affaire de montre où figure la combinaison, nécessaire pour retrouver un magot fabuleux, le privé roublard forme le mannequin fauché au doux métier d'investigateur. Les amateurs de la série seront dans leurs petits souliers. Cybill Sheperd et Bruce Willis n'en finissent pas de se mettre des bâtons dans les roues, de se haïr copieusement, de rivaliser en ironie mordante, de traverser des coups tordus, d'échapper miraculeusement à la mort... Les dialogues font toujours mouche. L'alchimie du couple fonctionne miraculeusement bien. Un excellent départ qui se confirmera largement par la suite.

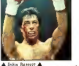
Antarès-Travelling présente *CLAIR DE LUNE (MOONLIGHTING,* USA - 1985) avec Cybill Sheperd - Bruce Willis réalisé par Robert Butler

Intervention spéciale

▲ Partagé entre le souhait de réaliser un polar carré et la volonté d'y introduire une bonne dose de fantaisie, l'auteur nous offre un produit quelque peu bâtard, qui n'en demeure pas moins réjouissant par certaines idées insolites pour ne pas dire farfelues.

Une bande de flics marginaux mène l'enquête suite à la découverte d'un camion bourré de fric. Le propriétaire du magot est un cinglé qui prétend être le fils naturel de Jack l'éventreur ! Il va tout mettre en oeuvre pour récupérer son bien en utilisant les moyens les plus bizarres : tuer les éléphants d'un zoo, tenir en otage en direct à la télé un présentateur météo, tatouer un message sur la poitrine de l'adjoint au maire... Inégal mais marrant...

GCR présente *INTERVENTION SPECIALE (SUNSET BEAT,* USA - 1989) avec George Clooney - Michael De Luise - James Tolkan réalisé par Sam Weiss



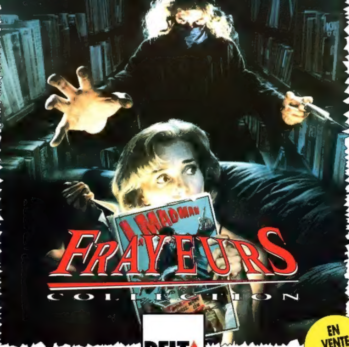
▲ John Barrett ▲

american kickboxer

L'invasion des kickboxers frise l'overdose d'autant plus que tous ces films se ressemblent furieusement. **American Kickboxer**, c'est **Final Impact** sans le vieux maître qui éduque le jeunot. Champion déchu et meurtrier par accident, B.J. Quinn purge une peine de prison et perd son titre mondial. Cependant, grâce à un pote kickboxer, il remonte sur le ring et flanque une raclée magistrale au hargneux Jacques Denard, son vieil ennemi. Simple non ?

Mais, comme **Final Impact**, **American Kickboxer** impose une certaine dimension psychologique à ses personnages. Se battre oui, mais pas de manière idiote. Comme le metteur en scène se classe à quelques coudées au-dessus de la moyenne des réalisateurs du genre, **American Kickboxer** soutient l'intérêt de bout en bout. Le combat final restera, dans son domaine, un morceau d'anthologie, mineur sans doute, mais impressionnant par sa violence et sa haine revancharde.

Delta Vidéo présente *AMERICAN KICKBOXER* (USA - 1990) avec John Barrett - Keith Vitali - Brad Morris - Terry Norton réalisé par Frans Nel



Si avoir peur ne vous effraie pas...
MADMAN
FRAYEURS
COLLECTION
DELTA VIDEO

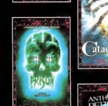


N'AYEZ PLUS

HORREUR *DU* FANTASTIQUE !





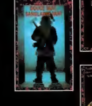




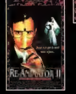
















DISTRIBUTION

